



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

**EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
V B et X A, B, C.**



Rédaction et Administration :
46, Rue de Londres, 75008 PARIS
Tél. : **16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)**

Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

MERCI AUX LIBÉRATEURS !

Pour la plupart des gens « le titre » de prisonnier sous-entend une durée, c'est-à-dire qu'à partir du jour de son jugement, le condamné peut commencer à compter les jours qui le séparent de la quille. Les statistiques assurent même que, grâce aux remises de peine, celui-ci n'effectuera que 60 % de sa peine.

Nous, en 1940, dont la seule faute avait été de tenter, sans succès je l'avoue, de défendre la France, il nous a été impossible de compter. Pour ma part, c'est là mon plus mauvais souvenir de la captivité ; cette interrogation, en général à l'extinction des feux quand on s'étend sur sa paillasse, les yeux ouverts dans le noir, scrutant un avenir qui n'a pas d'avenir, était quotidienne...

Pendant la première année on « n'échafaude » rien, c'est le trou noir complet. Le choc de la défaite a été très dur à surmonter. Fin décembre 1940, les derniers prisonniers sont arrivés des Front-Stalags. Personne ne pense qu'ils ont été envoyés en vacances, même si certains prétendent être mieux traités ici qu'en Beauce ! Pour ma part, ce Kommando de campagne ne me pose aucun problème physique ayant été valet de ferme. Matériellement, n'ayant comme la plupart jamais vu de salle de bain, je m'accommode des « commodités » rudimentaires. Les poux ne daignent même pas faire leur apparition, peut-être est-ce l'odeur du fumier qui nous en protège. A une date que je ne saurais préciser, fin 1941 peut-être, les nouvelles de la relève arrivent jusqu'à nous par le biais des lettres. Un parent a entendu dire que... dans la commune voisine un prisonnier serait rentré au titre de la relève !!!

Que de supputations, que d'espoirs avec cette fameuse relève !... Je n'ai pour ma part jamais vu partir quelqu'un, pourtant elle a existé. Trente ans plus tard je devais rencontrer un ancien P.G. qui me dit : « moi je suis rentré au titre de la relève ». Il travaillait près d'Oldenburg dans une usine fabriquant des pensements pour l'armée. Il avait trente ans, célibataire, il m'assura n'avoir bénéficié d'aucun piston, pour lui la surprise fut totale. Comment ont été choisis ceux qui ont bénéficié de la relève ? mystère...

Les semaines, les mois, les années passaient, rien ne permettait raisonnablement d'entrevoir une date où le dernier d'entre nous rentrerait chez lui.

Me voilà début 1943 au Kommando de Vedel à Hamburg ; là circulait un journal pourri édité à Paris « La Gerbe », il suffisait d'en lire un exemplaire pour être persuadé que nous étions ici jusqu'à la fin de nos jours pour édifier la nouvelle Europe !

Lorsque ce samedi 24 juillet, après avoir fait un crochet par Saint-Pauli (voir « Le Lien » de janvier 1993), nous nous couchons, rien ne laisse supposer que dans quelques heures nous allons vivre un moment historique. Peu après minuit, l'alerte sonne, ce n'est pas nouveau. La plupart ne se lèvent pas, l'abri à l'intérieur de ce camp de 2.000 P.G. environ est terminé mais ne sera décoffré, donc utilisable, que le lendemain ou le surlendemain. Peu avant 1 heure un ronronnement régulier se fait entendre, la D.C.A. (Flak) aboie de tous ses canons, les projecteurs fouillent le ciel, des lumignons jaunes apparaissent, semblant suspendus. A 1 heure, dans un fracas épouvantable, la première vague arrive, les autres se succéderont pratiquement sans arrêt jusqu'à 1 h. 55. Devant nous, presque à portée de main, une ligne de feu s'est érigée, des explosions de toutes puissances font jaillir des gerbes de feu.

La chance est avec nous, nous sommes à la lisière, seulement deux bombes incendiaires tomberont dans le camp, une baraque en bois brûlera, aucun blessé. Si l'on songe que 879 bombardiers nous ont survolé déversant 2.400 tonnes de bombes dont 1.454 d'explosives et 1.006 tonnes d'incendiaires, nous pouvons mesurer notre chance !

807 aviateurs dont 173 officiers conduisaient cette armada. Ce 25 juillet, le jour ne se lèvera pas, le soleil n'ayant pas réussi à percer cette fumée noire, dense, palpable qui flotte sur la ville.

Chacun de nous est très heureux de ce qui vient de se passer, mais l'instinct de conservation nous fait redouter la nuit prochaine, peut-être ne serons-nous plus à la lisière, mais en plein dessous.

Vers midi nous entendons comme le bruit d'une troupe en marche, et, tout à coup, sortant de la fumée une colonne de réfugiés apparaît fuyant en direction de Hambourg. Nous avons tous en mémoire ces colonnes de réfugiés sur les routes de France ou de Belgique en 1940.

Bien sûr, ici, la discipline fonctionne, facilitée par le fait qu'il n'y a ni voiture, ni chevaux, ni même une bicyclette, au maximum deux valises, certains n'ont rien, tous tétanisés, semblant sortir de l'enfer.

Cette cohorte passe à 30 mètres de nos barbelés, nous contemplons ce spectacle qui durera jusqu'à la nuit noire. Nous sommes silencieux, traversés par des sentiments sûrement contradictoires.

Dans l'après-midi les Américains attaquent Blohm et Voss — sous-marins et Klöckner moteurs d'avions — lâchant de 28.000 pieds avec quatre-vingt-dix B 17, 186 tonnes de bombes, peu atteignent leur but.

Bien que sous alerte nous n'avons pas été perturbés par cette attaque, les impacts se situant à 2 ou 3 kilomètres. Le bombardement de jour à cette hauteur n'est pas spectaculaire, de plus nous étions obnubilés par le passage des réfugiés.

Les Américains dans cette attaque perdirent seize B 17, ce fut dramatique ; c'était la première fois qu'ils se frottaient aux Allemands à l'intérieur du Reich. La défense anti-aérienne de Hamburg était très puissante, des milliers de canons parsemés dans un rayon de 30 km, avec en plus, plusieurs escadrilles de chasse à la rescousse.

La nuit fut calme, mais nous avons peu dormi, la frousse sûrement dans la première partie, ensuite la hâte de constater les dégâts en allant travailler.

A 7 h. 30, comme d'habitude notre sentinelle est là, nous partons à pied, douze kilomètres à vol d'oiseau nous séparent de notre lieu de travail. Notre sentinelle est née et a toujours habité ici, malgré cela nous en avons fait des détours et des demi-tours, parfois au travers des cratères de bombes avant d'arriver peu avant midi à l'usine intacte. Sans avoir travaillé nous reprenons le chemin du camp, par un autre itinéraire qui ne fut pas plus rapide. Deux souvenirs précis de cette journée : des gens affalés sur la pelouse d'un square ; ils avaient la même allure que nous lorsque, le lendemain de notre capture, nous nous sommes retrouvés parqués dans un pré quelque part en Belgique.

Eux n'avaient pas de sentinelle, mais sans doute une crainte encore plus grande de ce qui, à chaque instant, pouvait de nouveau leur tomber sur la tête...

Je vois toujours une jambe encore gainée dans sa botte, accrochée dans l'armature métallique d'un pont. Nous apprenons que notre patron qui est sénateur de Hamburg a obtenu de nous loger à l'usine avec notre sentinelle, nous déménagerons demain mardi 27 juillet. Dans cette journée du 26 les Américains larguèrent 91 tonnes de bombes explosives et 37 tonnes de bombes incendiaires, la centrale électrique de Neuhof fut très gravement endommagée et 150 ouvriers du grand moulin à huile furent brûlés vifs sous les décombres. C'est le meilleur score des Américains sur Hamburg et pourtant ce jour là ils ne perdirent que deux B 17.

La nuit fut calme, un déménagement de prisonniers ne pose pas de problèmes, d'autant moins que nous avions la sensation de nous éloigner de la zone dangereuse, ce qui se confirma.

A l'usine nous disposions d'un abri en béton avec aération électrique et manuelle en cas de nécessité, porte blindée, issue de secours, conçu pour abriter 60 personnes. Aussi lorsque la sirène nous tira du lit, nous nous postâmes comme des marmottes au bord de leur trou à l'entrée de l'abri. La nuit était très chaude, silencieuse, nous attendons avec la sérénité de quelqu'un qui ne craint rien et qui veut voir...

D'un seul coup tout s'enclenche, les projecteurs fouillent le ciel, la D.C.A. tonne de ses innombrables canons, les lumignons jaunes apparaissent traçant une voie. Le ronronnement des moteurs, la D.C.A., le fracas des bombes, le bruit est infernal, dans le même temps s'allume une ligne de feu.

Nous sommes fascinés ici, à Bahrenfeld, assez loin pour ne rien craindre, le spectacle est grandiose ; les projecteurs fouillent le ciel et cette ligne de feu qui s'étend de plus en plus.

Soudain, vers la partie gauche de l'incendie, long sans doute de plusieurs kilomètres, les flammes s'élèvent comme aspirées vers le ciel, cela fait penser à l'éruption d'un volcan ! Combien de temps cela a duré, je suis bien incapable de le dire, mais ce que je sais pour l'avoir vu quelques jours plus tard, c'est que le goudron des rues avait brûlé !

Ce bombardement fut de loin le plus meurtrier de la série des six, bien que le tonnage des bombes fut à peine supérieur à la première attaque, mais les conditions atmosphériques permirent la création d'un phénomène qui fut appelé « tempête de feu ».

Des milliers de prisonniers dans un rayon de trente, peut-être cinquante kilomètres, ont pu comme moi assister à ce spectacle, c'est pour eux que je prends la plume. Pendant

près de cinquante ans je me suis posé la question : quelle était la force de frappe qui passait au-dessus de nos têtes ? Cette question, tous ceux qui ont assisté au bombardement ou en ont vu les effets, ont dû se la poser...

Dernièrement le hasard m'a fait acquérir un livre intitulé « The Battle of Hamburg », l'auteur en 423 pages raconte la décision, la préparation, l'exécution et le résultat des quatre attaques nocturnes de la R.A.F. et des deux attaques diurnes de l'aviation américaine. L'auteur a rassemblé les rapports des équipages ainsi que le témoignage de survivants et victimes au sol. La R.A.F. a déversé 8.344 tonnes de bombes dont 4.243 explosives et 4.101 incendiaires ; 2.592 bombardiers ont été engagés dans ces quatre attaques.

Les pertes en bombardiers se situent entre 2,6 et 3,1 % suivant les attaques, pertes relativement faibles grâce à l'utilisation pour la première fois de ces lamelles de papier argenté que la plupart d'entre nous ont pu voir et qui rendirent les radars au sol aveugles. Les pertes civiles sont évaluées à 45.000 personnes, ce qui est relativement peu eu égard au tonnage de bombes, sans doute parce que pratiquement toute la population pouvait accéder aux abris.

Soixante-six mille étrangers travaillaient à Hamburg, aucune évaluation des pertes n'a été faite. A la fin de cette semaine tragique, nous ne savions toujours pas quand nous rentrerions, mais nous savions que nous rentrerions, nous venions de prendre conscience que le balancier de l'histoire s'était mis en marche dans l'autre sens.

Goebbels ne parlait plus de vaincre mais prétendait que cette lâche attaque stimulerait la résistance. Ce mot « résistance » dans la bouche d'un dirigeant nazi avait déjà un avant-goût de défaite...

Psychologiquement le peuple en avait pris un coup, les gens avaient débaptisé Goering et ne l'appelaient plus que le gros Meyer ! Celui-ci, lorsqu'il écrasait Coventry sous les bombes, avait déclaré : si un jour les Anglais viennent bombarder une ville allemande, je veux bien m'appeler Meyer, nom très commun en Allemagne.

Nous avons encore attendu dix mois avant le 6 juin 1944 à partir duquel les Alliés nous ont vraiment permis de compter les jours, il y a maintenant cinquante ans, beaucoup d'entre nous ne sont plus là. Nous pensions être très large en disant pour Noël nous serons tous chez nous, n'avait-il pas fallu six semaines aux Allemands pour traverser la France ?

Ce fut plus long que prévu, avec même quelques jours de doute au moment de la contre-offensive des Ardennes vers Noël.

Une quinzaine d'années plus tard, j'ai visité les plages du débarquement et je me suis rendu compte de l'héroïsme de ces soldats dont des milliers ont été fauchés là en pleine jeunesse. Je me disais : sans eux, nous serions peut-être toujours là-bas.

Dans la Région Parisienne, plus tard, on pouvait lire en lettres noires : « American go home » ! je m'abstiendrai de commentaires...

Le livre « The Battle of Hamburg » a été écrit par Martin Middlebroch édité en Angleterre chez Pinguin. C'est un livre extrêmement détaillé et précis, à ma connaissance il n'a pas été traduit en français et c'est dommage.

J. BARTHOLLE.

COMMUNIQUÉ

KOMMANDO 746 RANTRUM (XA)

RASSEMBLEMENT de tous les camarades accompagnés de leur épouses, de leurs enfants, petits-enfants, et membres de leur famille ; le 21 juillet 1994. Le repas aura lieu au MANS, Hôtel Ibis Centre, Quai Ledru-Rollin, à 12 heures.

Prière de vous inscrire avant le 6 juillet 1994 auprès du Père Eugène, B.P. 5, 85250 Chavagnes-en-Paillers. Veuillez indiquer votre adresse, votre numéro de téléphone et, surtout, le nombre de personnes qui viendront à la réunion.

Robert HUITON.

COURRIER DE L'AMICALE

par Robert VERBA

Le courrier est maigre ce mois-ci et pourtant quelques retardataires ont oublié de payer leur cotisation. Nous savons que c'est involontaire et sommes certains que cette omission sera réparée dès qu'ils liront ces lignes.

Les hauts et les bas de la température ont affecté nombre d'entre nous. Nous souhaitons que lorsque paraîtra ce « Lien » ils auront retrouvé la santé, se préparant à passer d'excellentes vacances réparatrices.

En attendant, bienvenue à notre nouvel adhérent : GARNIE Abel - 26200 Montelimar ; et merci pour leur fidélité à : MENIER Gaston - 92600 Asnières ; CAILLON Louis - 05000 Cap ; DAMOUR Edouard - 17180 Périgny.

Une gentille carte de notre amie Etienne GUENIER (Vernouillet) nous est parvenue de Dax. Elle exprime tous ses regrets de ne pas avoir pu assister à notre Assemblée Générale comme elle l'avait prévu, motif de santé et aussi, comme elle l'écrit, « la croissance sans doute !!! » Si Dieu le permet, je me promets d'assister aux cérémonies du 50^{ème} Anniversaire, ajoute-t-elle. Nous comptons sur vous, chère Amie, et espérons bien vous revoir en pleine forme en 1995.

Nos « bûcheurs » du Bureau : Marcelle et Pierre PINEAU n'ont pas le pot en ce moment. A peine arrivés à Hossegor, ils ont été obligés de remonter à Saint-Malo où leur résidence a été cambriolée par une nuit de tempête, ce qui a permis aux voleurs de ne pas être dérangés.

De retour à Hossegor, complètement crevés, Marcelle a été victime d'une périphlébite à la jambe droite. Heureusement que nous avons le moral, nous écrit Pierre !

Que dire, sinon que nous souhaitons revoir nos chers amis bien bronzés et remplis de courage pour continuer leur aide au Bureau.

Débrouillez-vous pour être en bonne santé ! Et à bientôt car vous nous manquez. Grosses bises.

CORRESPONDANCE

En recevant « Le Lien » de Mars-Avril, j'ai été surpris et très heureux de lire l'article de Pierre DURAND et Jean WEBER, une rencontre P.G. inattendue. Cela m'a fait bien plaisir et je les en félicite. Peut-être que d'anciens prisonniers



De gauche à droite dans l'Atelier de Lutherie : Jean WEBER et Paul DIDIER

Un bienfait n'est jamais perdu

C'est un proverbe que l'on trouve dans les dictionnaires, lesquels ajoutent : on est toujours récompensé du bien fait à quel-qu'un.

C'est pour moi un vieux souvenir d'école. Comme à beaucoup d'entre vous sûrement. Il servait de titre à un récit du livre « d'instruction civique » que le « maître » nous dispensait chaque matin.

Gardées en mémoire, ces pages m'ont rendu de singuliers services, notamment durant la captivité...

Je m'évadai un jour d'un Kommando de travail situé à Spaichingen, d'où, avant moi, d'autres avaient réussi « la belle ». Je ne fus pas si heureux et c'est un gendarme du grand Reich qui eut l'honneur de me ramener d'un village situé près de Blumberg (frontière Suisse) aux locaux de la gendarmerie de Donaueschingen. Quelle déveine ! Franchir le Donau (Danube) sans encombre en plein jour et se faire pincer sur la dénonciation de jeunes enfants qui m'avaient repéré passant à découvert dans un grand pré !!!

Nous étions le lundi de Pentecôte 1942.

Ramené sous bonne garde au Stalag, avec un autre Camarade tout aussi malchanceux, les pieds meurtris, résigné certes, mais le moral intact, j'étais dirigé sur l'infirmerie, après le passage obligé à la baraque des « préventionnaires », en attendant ma comparution devant l'Officier de Justice.

Celui-ci encadré de deux assesseurs et d'un interprète, tous officiers allemands, me fit subir le questionnaire habituel : comment

vous êtes-vous évadé ? Pourquoi ? avez-vous reçu l'aide de civils ou de militaires allemands ? enfin quelle est votre profession. Réponse, Clerc de Notaire. Traduction de l'officier interprète : **prêtre**. Ce signe du ciel était de bon augure, et je me gardai bien de faire rectifier l'erreur commise.

Ma tentative d'évasion ayant eu lieu quelques semaines après celle du Général GIRAUD, mais certainement pas dans les mêmes conditions, je m'attendais à être condamné à Rawa-Ruska comme décidé en réprésailles par le Haut Commandement Allemand pour tous les prisonniers de guerre qui, s'étant évadés, seraient repris...

Vous vous souvenez de cette petite affiche apposée dans tous les Stalags et Kommandos où il était indiqué notamment « il sera tiré sur tout prisonnier de guerre pris en flagrant délit d'évasion (en contradiction formelle avec les statuts de la convention de Genève) — les évadés — repris seront condamnés à de sérieuses peines disciplinaires à subir dans un camp de Pologne » (Rawa-Ruska).

Est-ce sur ma triste mine et mon corps fatigué, ou sur ma nouvelle « profession », que les juges s'attendrirent ? Toujours est-il que la sentence, sans en connaître encore les suites, me laissa répit et espoir. Avant décision définitive, les juges m'envoyèrent passer une visite d'aptitude auprès du Médecin Chef de l'Hôpital.

La suite de ce qui prenait l'allure d'une aventure, demande un petit retour en arrière.

Au cours de l'année 1941, après avoir,

seront heureux de le lire également. Le seul que je puisse bien connaître dans le Courrier de l'Amicale est Emile MAR-LANGEON, de Mirecourt (...); en toute symathie, Paul DIDIER, Metz.

• « Le Lien » de Mars-Avril a publié un récit du Père RIOU, retraçant son apostolat auprès des autochtones de l'île de la Tortue.

La revue de l'Association Roger RIOU, datée du 1^{er} mars, nous apprend la triste nouvelle du décès, le 28 février, du protecteur des Haïtiens de la Tortue.

Agé de 85 ans, il s'était retiré depuis quelques années à Rogny dans l'Aisne, exerçant son apostolat à Marle, petit village proche.

Ses obsèques ont été célébrées, en présence de ses frères Montfortins et notamment du Provincial de l'Ordre, le jeudi 3 mars en l'Eglise de Marle, et son corps inhumé à Rogny.

Il n'avait jamais oublié les anciens prisonniers de guerre, notamment Belges, qui lui avaient apporté leur aide à la Tortue.

Nous regrettons de n'avoir pas publié plus tôt son récit, ce qui assurément lui aurait été agréable.

DÉCÈS

• Pierre MARDELEINE, d'Epinal (Vosges) nous informe du décès, survenu à Nancy le 25 avril 1994, à l'âge de 85 ans, de Robert HERRMANN. Les obsèques ont eu lieu le 28 avril. A toute la famille de notre Camarade, l'Amicale présente ses très sincères condoléances.

• Marcel BELMANS, Bruxelles, ancien d'U.L.M., est lui aussi décédé le 2 avril 1994, à l'âge de 82 ans. A sa famille et à ses amis Belges et Français, nos sincères condoléances.

• Antoine PONTANA, né à Ajaccio, demeurant à Marseille, est décédé à 83 ans. Il appartenait au Stalag VB, Kommando 22023 de Tuttlingen. Sa fille, Madame Michèle PASQUALI, 16, La Moussière, Chemin de Palama, 13013 Marseille, qui nous a informés, serait heureuse de recevoir éventuellement des nouvelles de quelques-uns des P.G. qui ont connu son père dans ce Kommando. Nos sincères condoléances à Madame PASQUALI et aux siens.

• Sulpice EDME, 59980 Mauroy-Bertry.

• Georges TRULIN, 78500 Sartrouville ; le décès de ces deux Camarades nous a été annoncé par leur épouse respective, auxquelles nous présentons nos sincères condoléances.

avec d'autres camarades, aidé à décharger un wagon de charbons en gare de Bisingen, où je me trouvais alors, je ressentis un fort mal de dos qui me clouait sur ma paillasse. Sans plus attendre, de peur de faire perdre quelques heures de mon labeur (!) au grand Reich, le gardien, plein de zèle, il fut d'ailleurs bien inspiré, s'en fut quérir un médecin qui m'envoya à l'hôpital. Je fus donc reçu à Rotweil où était installé un lazaret regroupant des prisonniers de guerre français et anglais. L'un de ceux-ci, d'allure très jeune, jambe coupée au-dessous du genou, m'impressionna par son moral élevé et sa bonne humeur. Nous étions en 1941. Entouré de ses camarades ils juraient à qui voulait les entendre que les armées allemandes seraient détruites un jour.

Couché enfin dans un lit, j'eus la visite d'un médecin allemand. Puis les camarades français me firent connaître les lieux tout en s'inquiétant de ma santé. C'était gentil et chaleureux d'autant que ce jour-là avait lieu une distribution de paquets de cigarettes et de friandises dont je bénéficiai. Etant devenu non-fumeur dès « mon entrée en captivité », mes paquets de cigarettes s'alignaient à la vue de tous, au-dessus de mon lit. Cela fut vite remarqué par l'infirmier français-interprète, qui se déclara acquéreur au cas où. Soudain généreux, je lui remis spontanément et gratuitement ces cigarettes que je destinai à mes camarades du Kommando. L'infirmier était un Alsacien ayant refusé le retour dans sa province. Il me remercia et, deux jours après, je quittai l'hôpital, muni d'un petit carton jaune, portant cette inscription « leicht arbeit » : travail léger. Je n'en demandais pas tant !

Le séjour en prévention n'était pas des plus gai dans cette piaule innommable et malgré la présence d'autres évadés repris,

VIVE LE FOOT

Sur le terrain de sport du Stalag V B à Villingen, un jour de bonne humeur de nos géoliers, vingt-cinq prisonniers de guerre, amateurs du ballon rond, ont pu poser, à la mi-temps du match, pour la postérité.

Ils ont bien fait d'en profiter, cela permet cinquante ans plus tard de retrouver des visages sympathiques que nous n'oublions pas. Ainsi, au deuxième rang à partir de la gauche apparaît un des nôtres à l'Amicale, Emile MOREUX, de la Charité-sur-Loire, Camarade joyeux, aimant pousser la chansonnette notamment cette gentille ritournelle « si j'étais le vent... j'irai chaque soir... de Paul DELMET et il ajoutait... faire un tour à la Charité-sur-Loire ». A ses côtés, en cravate, le regretté Ambroise BENOIT dit NONO, charmant camarade, musicien dans l'âme, dont l'instrument de prédilection était le cor d'harmonie. Le septième, au même rang, semble être, je pense, René DUPRÉE (oui, c'est lui, plutôt jofflu.../T.).

D'autres camarades pourront peut-être rappeler tel ou tel ou se reconnaître sur le document. Ce serait chic de pouvoir reconstituer le puzzle. Merci à l'avance d'écrire au « Lien ». Amitiés à toute la bande.

Pierre DURAND.



Durant l'été

15 Juin au 15 Septembre

la PERMANENCE, rue de Londres,

sera limitée au seul MARDI

(de 14 h. à 17 heures)

Mais on peut écrire à volonté

tous sympathiques, j'attendais impatiemment le jour de ma visite chez le « Stabsartz » de l'hôpital.

Enfin le jour arriva. Lamentables prisonniers de guerre en loques, encadrés de gardiens vigilants, nous étions menés, pour des raisons diverses, auprès du redouté (je le sus par la suite) Peter, médecin-chef tout puissant à l'hôpital du Waldo.

C'est dans la salle d'attente où, prostrés, nous attendions qu'un nouveau signe du ciel m'arriva. Un infirmier en blouse blanche s'adresse à moi : « qu'est-ce que tu fais là ? » Interloqué, il ajouta : « Tu ne me reconnais pas ? l'infirmier de Rotweil ». Effectivement, son accent aurait dû me faire souvenir, mais les mois écoulés m'avaient fait oublier et l'infirmier et mon geste d'alors.

Après m'être rapidement expliqué sur mon cas : évadé-repris, mauvaise santé, qualifié « prêtre » par erreur, bon pour Rawa, sa réponse ne se fait pas attendre : « Je vais t'appeler, Peter te demandera ton nom et tu ne diras plus un mot ». A peine le temps de me présenter au « stab » qu'un retentissant « wek, los » me renvoyait à la porte de sortie où m'attendait celui qui était devenu mon infirmier protecteur ! Il m'annonçait tout de go « Tu n'iras pas à Rawa - Salut - Bon courage ». Je n'ai jamais su le nom, ni revu ce camarade alsacien reconnaissant et grâce auquel je n'ai pas été envoyé à Rawa. « Un bienfait n'est jamais perdu, c'est bien vrai. »

P. DURAND.

P.S. : Et c'est ainsi que, deux ou trois mois plus tard, DURAND et moi nous nous retrouvâmes dans un Kommando industriel de guerre... où le travail n'avait rien de « léger » — je vous en fiche mon billet ! (J.T.)

RÉCIT I

(Extrait de : « 69 mois de notre jeunesse »)

Nous remercions l'auteur de son autorisation de reproduction

Léopold COLOMBEY, né le 25 février 1915, à Dombasle-sur-Meurthe, en Meurthe-et-Moselle, est issu d'une vieille famille de tailleurs de pierre, monumentistes et marbriers.

De 1931 à 1935, il entre chez un architecte spécialisé dans la construction d'églises, et dans le même temps, il est élève de Victor PROUVE à l'Ecole des Beaux-Arts de Nancy.

Au retour de son service militaire en 1937, à la suite du décès accidentel de son père, il reprend la marbrerie paternelle.

A l'issue de la Seconde Guerre Mondiale, après de longs mois de captivité, il rapporte dans ses bagages de très beaux dessins croqués sur le vif dans le Camp de Prisonniers où il se trouvait.

C'est, principalement, à la sculpture décorative qu'il s'adonnera par la suite. On lui doit, à ce titre, le sobre monument à la mémoire des Israélites tombés au champ d'honneur et morts en déportation, érigé devant la synagogue de Lunéville, une plaque rappelant le passage du Général PATCH, à la tête de la Septième Armée US dans cette même ville, ainsi que la statue du Général LECLERC, sur la Place de l'Hôtel-de-Ville de Dombasle. A son actif, également, deux magnifiques chemins de croix, l'un exécuté en plâtre et qui se trouve au sein de l'édifice religieux de Létrécourt, en Meurthe-et-Moselle, l'autre en ardoise, ornant l'intérieur de l'Eglise de Bataville, fief des établissements Bata où, se trouvant dans l'impossibilité de poursuivre la gestion de sa marbrerie pour des raisons financières, il entra en 1955.

En 1980, il fait valoir ses droits à la retraite, celle-là même qui lui permet de se consacrer à des tâches artistiques. Il organise à Sarrebourg, en 1984, sa première exposition en solitaire, et participe à des expositions de groupes avec, notamment, la Société des Artistes Lunévillois.

Ses dessins de captivité susciteront auprès des jeunes un tel intérêt qu'il décida d'y ajouter le témoignage écrit de cette période encore mal connue de notre Histoire.

L'ARRIVÉE DES RUSSES

A la fin de l'été, après la grande offensive allemande de juin, en Russie, les premiers prisonniers arrivent au camp.

La nouvelle de leur arrivée a vite fait le tour du Hauptlager et, en quelques minutes, les abords du réseau de barbelés qui ceinture le camp à quelques mètres de la route principale d'accès, sont occupés par deux ou trois cent prisonniers français et belges.

La longue colonne s'étire lentement devant nos yeux, encadrée par des dizaines de soldats, l'arme à la main, agressifs et nerveux ; d'autant plus qu'ils n'apprécient pas du tout, semble-t-il, notre présence silencieuse.

Les Russes, pour la plupart coiffés du bonnet à pointes ou de la chapka matelassée aux oreilles pendantes, sont à la limite de leurs forces. Ils avancent tel un troupeau, misérables et titubants à chaque pas dans leurs bottes éculées.

Les gardiens s'agitent le long de ce cortège qui n'a plus rien d'humain. Si un prisonnier s'affaïsse, il reçoit une volée de coups avant de se relever, aidé par ses camarades. Et nous sommes là, impuissants, devant le spectacle qui se déroule devant nous.

A plusieurs reprises, un gardien se précipite vers notre direction, après avoir armé son

fusil, en criant : « Zurück, Zurück, Los, schnell ! ». Instinctivement, nous reculons d'un ou deux mètres et puis, l'instant d'après, nous avons repris notre place sans nous en rendre compte.

Enfin, voici la fin de cette longue colonne. Les espaces entre les prisonniers sont plus importants. Ceux-là sont vraiment au bout du rouleau, ils n'en peuvent plus.

S'entraînant les uns les autres, comme ils peuvent, ils essaient de garder le contact avec ceux qui les précèdent, tant bien que mal, sous les coups et les vociférations des gardiens quand, tout à coup, l'un d'eux, à bout de force, s'écroule au milieu de la chaussée. Un instant, il tente de se relever tandis que le gardien le met en joue, hurlant et vociférant de plus belle.

Le Russe est là, immobile, soulevant à plusieurs reprises sa tête avec peine. Nous sommes figés sur place, le cœur battant, le souffle coupé, mais lorsque le coup de fusil claqué à bout portant, là, sous nos yeux, une exclamation s'élève de notre groupe. Alors, le gardien s'avance vers nous, menaçant, décharge en l'air son fusil en criant à notre intention : « Alle zurück und schnelle ! » (Tous en arrière et vite). Nous nous éloignons prudemment des barbelés tandis qu'arrivent des sentinelles du poste de garde, alertées par tout ce vacarme. Cette fois, tout le monde rentra prudemment dans les baraques et il fut interdit, à l'avenir, de s'approcher à moins d'un mètre des barbelés.

Les Russes furent logés dans les anciennes écuries du Vorlager. Officiers, sous-officiers et soldats furent logés à la même enseigne, sans distinction. Mais la scène à laquelle nous venions d'assister ne fut pas la seule de ce genre.

Mon ami, Alain TAURINYA, dans son livre « Matricule 99057 », nous décrit un autre aspect de la vie de nos camarades de misère durant cette période 1941-1942, au Stalag XI A. C'est intitulé : « Chœurs Russes ».

« Chaque fois que j'entends les admirables chœurs de l'Armée Rouge, je ne puis m'empêcher de penser à d'autres chœurs, écoutés dans des circonstances telles que c'est sans doute l'un des souvenirs les plus forts et les plus significatifs de ma captivité.

Mais, pour pouvoir évoquer ces scènes inoubliables, il faut d'abord les replacer dans le cadre de l'époque où elles ont eu lieu.

Nous étions à la fin de l'année 1941 (ou au début de 1942), la période la plus sombre certainement pour nous tous, car nous nous demandions alors si notre captivité n'allait pas durer indéfiniment. Les armées allemandes, partout victorieuses, s'enfonçaient inexorablement au cœur de la Russie, le Japon submergeait le Pacifique, seule l'Angleterre tenait encore, mais pour combien de temps ?

Quelques mois auparavant était arrivé dans les camps l'immense troupeau des premiers prisonniers russes, ces interminables défilés de fantômes gris, chancelants, hâves et décharnés, aux visages de pierre où seuls parfois l'éclair d'un regard ou l'éclat de dents très blanches mettaient un peu de vie. Aucun d'entre nous n'oubliera jamais la froide cruauté avec laquelle les Allemands ont traité nos camarades soviétiques. Un exemple entre mille : ce jour où, le long des bâtiments du Stalag, pendant l'un de ces lamentables défilés, comme il était interdit aux Russes (fumeurs invétérés privés totalement de tabac), de sortir des rangs sous peine de mort, chaque fois que l'un d'eux se baissait machinalement pour

ramasser un des mégots qui jonchaient le sol devant l'entrée du corps de garde, une des sentinelles l'abattait d'un coup de pistolet dans la nuque. Après leur passage, cinq cadavres gisaient à terre...

Et, au moment de la terrible épidémie de typhus qui décima le camp russe, je revois les tombereaux de cadavres cahotant hors des barbelés, entraînés par des moribonds chanceux. Parfois, l'un d'eux s'affaïssait et tombait. Ses camarades le ramassaient alors, sous les vociférations des gardiens, et le lançaient, vivant sans doute encore, sur le tas de corps qu'on allait déverser dans les fosses communes...

Ces choses-là, lorsque l'on en a été le témoin, non seulement on ne peut plus les oublier, mais je crois aussi qu'il faut parfois oser les dire, non pas pour les jeter indéfiniment à la face d'un peuple en particulier, mais pour que nos descendants sachent que ces abominations ont bien eu lieu, qu'elles ne sont pas imaginaires, que la Bête est toujours là, tapie au cœur de certains hommes, qu'elle est prête à ressurgir, toutes griffes dehors dès que les circonstances le leur permettraient, et qu'il faut être toujours lucides et vigilants pour l'en empêcher.

Le camp des Russes était voisin du nôtre, et, au coin nord, on y avait installé la prison, dans un bâtiment en dur, ancienne écurie de uhlans où l'on enfermait les fortes têtes et les évadés repris. Un double réseau de barbelés et de hauts miradors aux mitrailleuses toujours braquées entouraient ce sinistre réduit.

C'est là qu'un matin j'ai pu mesurer jusqu'où pouvait aller le mépris de la mort de nos camarades soviétiques, mépris tout oriental et fataliste qui nous a toujours surpris et confondus, nous autres, occidentaux qui ne nous familiarisons jamais tout à fait avec la camarade.

Comme j'étais souvent le premier levé pour faire une promenade matinale autour du camp, j'assistais à la distribution du « Jus » aux détenus de la prison, passant un à un devant la cuve fumante, leur boîte à la main pour recevoir une louchée d'eau chaude. L'une des sentinelles, ce jour-là, ayant cru s'apercevoir que l'un des prisonniers avait déjà reçu sa part et essayait de « resquiller » en se glissant à nouveau dans la file, lui intima l'ordre de quitter les rangs et de s'éloigner, en brandissant son arme. L'autre le regarda fixement, et refusa : « Niet ! ». Le gardien le mit alors en joue, cria les sommations, et comme le Russe restait là, immobile, impassible, le contemplant de ses yeux bleus à l'éclat insoutenable, il l'abattit à bout portant, au milieu de ses camarades qui n'avaient pas bronché, et la distribution se poursuivit comme s'il ne s'était rien passé...

Vers le milieu de chaque après-midi, les prisonniers sortaient pour bénéficier de leur demi-heure de plein air, entourés d'une garde renforcée. Mais, au lieu de déambuler le long des barbelés selon la coutume, ils se massaient silencieusement contre le grand portail de la prison. L'un d'eux les plaçait au fur et à mesure qu'ils arrivaient. Des Russes rencontrés à la station d'épouillage nous avaient appris que c'était une « basse » de l'Opéra de Leningrad. Grand et sec, il me faisait penser à Chaliapine...

Lorsque tous étaient là, il reculait de quelques pas devant ce groupe informe, aux logues capotes délavées, aux visages gris encadrés par les couvre-oreilles pendillants des bonnets pointus, figures toutes semblables et sans expression, véritable bas-relief de la misère et de l'abandon. Il levait soudain une main impérieuse, et le miracle alors se produisait qui m'émouvait chaque fois jusqu'au fond des entrailles. De cet amas confus d'hommes qui avaient tout perdu, jusqu'à l'apparence humaine, de cette foule anonyme d'esclaves humiliés, affamés, battus, écrasés, s'élevait

tout à coup un chant profond et grave comme la mer, et qui devenait aussitôt l'unique réalité de l'univers carcéral affreux qui nous entourait : plus de prison, de barbelés, de miradors, de gardes armés, plus de III^{ème} Reich triomphant, rien que ce bloc compact d'hommes soudés par la musique et les traditions ancestrales, lambeau vivant de l'âme immortelle du peuple russe.

Par la magie du chant, ces visages figés et comme morts l'instant d'avant s'animaient, les yeux brillaient à nouveau, les dents luisaient, et le torrent des voix que, d'un geste imperceptible, le chef d'orchestre maîtrisait et canalisait, avait une telle force tranquille, une telle puissance surnaturelle, une telle sérénité céleste que même le plus obtus des Allemands présents sentait confusément qu'un peuple capable de chanter ainsi au plus profond du malheur était un peuple invincible, et que le vacarme infernal des « Panzer » déferlant au fin fond de l'Ukraine ne couvrirait jamais ces chœurs de soldats vaincus chantant les libres espaces de leur patrie éternelle...

Et pendant que les airs populaires de la vieille Russie et les morceaux d'opéras célèbres montaient dans le ciel gris de la Saxe, les gardiens allemands, ces compatriotes de Bach, de Beethoven, jamais insensibles à la musique, s'approchaient peu à peu comme fascinés du misérable groupe, des officiers s'accoudaient aux fenêtres des bâtiments administratifs du Stalag, certains même descendaient et s'avançaient vers les barbelés, campés, jambes écartées et poings sur les hanches, le front baissé et recueillis, retrouvant instinctivement, malgré eux, l'attitude classique au mélomane attentif écoutant un concert. Leurs visages perdaient un peu de leur laideur, de leur morgue méprisante. Eux aussi redevenaient un moment plus humains, sentant au fond d'eux-mêmes peut-être, sans se l'avouer, que ces ennemis exécrés étaient aussi des hommes comme eux, puisqu'ils avaient au moins quelque chose de commun qu'ils pouvaient partager encore, malgré la guerre, la haine et la propagande : l'amour de la musique et la passion du chant choral, qui ne connaissent pas de frontières, et qu'on ne conquiert pas à coups de canons...

Tout en regardant ce spectacle presque incroyable, je méditais sur les contradictions de l'âme humaine en général, et de l'âme allemande en particulier. Ces mêmes officiers et soldats, qui étaient capables d'abattre froidement l'instant d'avant, dans certaines circonstances, ces prisonniers inoffensifs qu'ils avaient méthodiquement réduits à l'état de sous-hommes, ne pouvaient pourtant se défendre d'admirer secrètement en connaisseurs les merveilleux chanteurs qu'étaient ces vaincus à leur merci.

Et je me demandais (était-ce un rêve naïf ?), si certains d'entre eux, qui sait, ne se seraient pas joints à leurs victimes pour entonner ensemble : « L'hymne à l'universelle humanité » écrit par l'un de leurs illustres compositeurs ? Pour aussi extraordinaire que cela puisse paraître, ce n'était pas impossible dans ce pays si déroutant où l'on voyait des femmes allemandes et leurs enfants, à l'approche de l'hiver, protéger et nourrir avec des soins touchants les petits oiseaux, alors que dans le ciel montaient les fumées noires des fours crématoires des camps de la mort...

Ces malheureux camarades russes, dont peut-être aucun n'a survécu aux terribles conditions de leur captivité, ne se doutaient pas que le prisonnier français transi qui les écoutait avec ferveur, les pieds dans la neige, derrière l'épais rideau de barbelés, sentait palpiter dans leurs voix émouvantes et souveraines, le premier souffle de l'espoir, espoir d'homme qui vient à bout de la pire adversité tant que subsiste en lui la minuscule étincelle de l'esprit.

LE COIN DU POÈTE

GODASSES (à mes pauvres pieds et à ceux des autres)

Faisant un pendentif ad hoc à nos grim-pants
Qui drapent plus ou moins nos guibolles
trop maigres,
Nos godasses captives heurtent le macadam.
Marquant le pas si lent d'une marche
funèbre.
Trouées et éculées, humant la bise aigre,
Nos pieds sont toujours à la pluie et au
vent.
Malgré leur pauvre aspect, la vitesse du
zèbre
Est acquise par eux lorsqu'ils foutent le
camp.

Clochards et vagabonds ne sont pas
mieux chaussés,
Ils donnent l'élégance à ces chers prison-
niers,
Mieux que escarpins vernis et que baths
richelieus.
Parfois si sur leurs clous se tente une
escapade
Semée de leurs obstacles, de raides
escalades,
Ils battent le record des bottes de sept
lieues...

Jean-Pierre LE DAUDET,
Kdo 7400 Fribourg %Brisgou,
1^{er} Août 1942.

ANNONCE

Les lecteurs du Lien VB - XA, B, C connaissent bien l'écrivain Roger BRUGE, historien de la campagne 1939-1940, en de nombreux volumes. Il nous a demandé d'annoncer ici son nouvel ouvrage. Nous le faisons volontiers, assuré que le sujet traité intéressera de très nombreux camarades. Nous en ferons une recatation après lecture. (J.T.)

Après quatre ans de silence consacrés à un important travail de recherche, Roger BRUGE publie le 1^{er} juin son 15^{ème} livre : **1944 : Le temps des massacres**. Edité chez Albin Michel, l'ouvrage portera un sous-titre

évocateur : *Les crimes de la Gestapo et de la 5^{ème} Brigade SS.*

Roger BRUGE a construit un livre dans lequel, selon une méthode éprouvée, il s'appuie constamment sur des documents inédits appuyés par des témoignages de survivants ; il cite des noms, donne des lieux, précise des dates et justifie le titre de son ouvrage, **1944 : Le temps des massacres**, qui a le mérite de raviver la mémoire collective des Français et de rappeler le sacrifice de milliers de jeunes gens broyés en 1944 par l'impitoyable machine de guerre allemande.

RECIT II

Après son premier texte (cf. Le Lien, n° 476), le Professeur H.-H. JESCHECK nous en a adressé un deuxième qui est le récit de sa brève et « protégée » captivité dans notre Pays de 1945 à 1947.

Sans commune mesure avec celle que nous avons subie outre-Rhin, cinq longues années pour la plupart d'entre nous, dans le travail forcé, la relation de son expérience mérite à différents titres d'être connue.

Ce n'est pas la première fois que les lecteurs du Lien rencontrent dans ses pages nos ennemis d'hier à l'épreuve de la captivité, que ce soit aux U.S.A. et en U.R.S.S. (n° 426, Janvier 1987) ou en France même (n° 470, Janvier 1991). D'autres récits du genre pourront peut-être y trouver leur place demain.

La traduction ci-dessous est de notre germaniste attitré Eric GROS, que nous remercions, ainsi que Pierre DURAND, de Lorraine, qui nous a communiqué l'original. (J.T.)

Souvenirs du Centre d'Etudes pour Prisonniers de Guerre Allemands à Saint-Denis (1946-1947)

Par Hans Heinrich JESCHECK, Professeur émérite à la Faculté de Droit de l'Université de Fribourg-en-Brigau

De 1945 à 1946, je fus prisonnier de guerre au camp de Mulsanne, près du Mans, où étaient internés environ 5.000 Officiers Allemands. La situation de ce camp était caractérisée par le fait que le Commandement Français laissait aux prisonniers une large liberté dans leurs activités culturelles ; mais l'hébergement, dans des baraques de tôle ondulée, était des plus modestes, et surtout le ravitaillement était au-dessous du minimum vital. Aussi beaucoup de prisonniers ne pensaient-ils qu'à la nourriture. Il y avait de nombreux « cuisiniers fantômes », dont la seule occupation, jour après jour, était de concevoir les menus les plus copieux et de dresser, à cet effet, les listes fort longues des denrées nécessaires. Mais il y avait aussi des prisonniers, et ils n'étaient pas rares, qui après les années de guerre presque entièrement perdues, consacraient leur temps à un travail sérieux, afin de parfaire leur formation professionnelle et de donner une orientation nouvelle à leurs conceptions politiques.

Nous avions la possibilité de travailler intellectuellement, puisque chacun pouvait se faire envoyer des livres de chez lui et que la Croix Rouge Internationale et l'Y.M.C.A. approvisionnaient le camp en ouvrages spécialisés. C'est ainsi que j'eus bientôt en ma possession une petite bibliothèque de juriste et quelques livres politiques parus après la fin de la guerre ou peu de temps auparavant.

A Mulsanne il y avait une « université de camp » dirigée avec énergie et imagination par Carl HERMANN ULE, juge d'état major dans la Marine, plus tard professeur à l'Ecole Supérieure des Sciences de l'Administration, à Spire. Les matières les plus diverses y étaient enseignées par des professeurs présents dans le camp. Je donnais des cours de droit pénal, et je me souviens que dans le cercle des juristes, avant l'arrivée d'Allemagne des premiers livres, nous avions reconstitué de mémoire le texte du code pénal. Vu l'extrême rareté du papier, tout se faisait de mémoire, tout passait par la mémoire. Le niveau de cette Université était étonnamment élevé. L'Administration de l'enseignement public homologua plus tard deux semestres en leur reconnaissant le caractère régulier d'études universitaires. Il y a quelques années, un étudiant qui suivait un de mes cours à Fribourg m'apporta un certificat de travaux pratiques de droit pénal que j'avais décerné à son père, vingt ans auparavant, à Mulsanne, et qui lui avait servi d'équivalence pour son inscription à l'examen de référendaire. Dans cette Université, j'ai fait en outre des conférences à caractère politique, entre autres un exposé sur l'histoire du libéralisme allemand ; j'ai donné également des cours de français pour débutants.

Mais à Mulsanne, ma tâche la plus importante fut sans conteste la revue de presse. Voici comment se présentait la chose. Chaque jour, le Commandement français du camp me remettait la totalité des grands quotidiens français de l'« Aurore » à l'« Humanité » ; je les dépouillais et en faisais un compte rendu détaillé. Chaque jeudi, les rapporteurs de presse de tout le camp se réunissaient dans une grande baraque centrale qui servait aux conférences et à d'autres manifestations culturelles. Ils écoutaient ma revue de presse, en discutaient avec moi et entre eux, et transmettaient à leurs baraques les informations et les impressions recueillies. On voit tout de suite la très grande importance politique de cette revue de presse, puisque les prisonniers, à part les quelques lettres du pays, n'avaient pour s'informer que cette unique source de nouvelles.

A l'automne 1946, se présenta dans notre camp, M. Joseph ROVAN, dont on disait qu'il était secrétaire du Cabinet de M. MICHELET, Ministre Français de la Défense, et qu'il envisageait de prendre avec les prisonniers de guerre allemands une initiative politique toute particulière. Dans le bâtiment du Commandant, j'eus avec lui un entretien entre quatre yeux, au cours duquel il m'exposa son plan consistant à fonder un « Centre d'Etudes pour Prisonniers de Guerre Allemands ». L'idée de base était de donner aux prisonniers internés en France l'occasion de réfléchir eux-mêmes sur la situation politique de leur patrie et de se faire un jugement personnel sur les voies qui ouvraient l'avenir, sur la place de l'Allemagne en Europe et dans le Monde. A la fin de l'entretien, M. ROVAN me demanda si j'étais prêt à coopérer à la réalisation de ces plans. J'acceptai immédiatement : ne fut-ce pas toujours l'idée fondamentale de mes revues de presse ? A cette époque, j'attribuai le fait que j'avais été choisi pour cette opération à ces revues de presse qui témoignaient de mon intérêt pour la politique. Ce n'est qu'une trentaine d'années plus tard que j'appris de M. ROVAN, à l'occasion d'une visite qu'il me fit à Fribourg, qu'il s'était attaché à un principe de choix tout différent. Par le Ministère de la Défense il s'était fait remettre la liste nominative des officiers subalternes, jusqu'au grade de capitaine, titulaires des plus hautes décorations guerrières, car il supposait que ces hommes, avec leurs qualités d'initiative, seraient prêts à s'engager à fond pour une cause. Le fait qu'il put ainsi gagner des gens qui avaient cru en Hitler et sa politique ne le gênait nullement, car il estimait que ces hommes, même s'ils gardaient un certain fond de préjugés, pouvaient se faire une opinion personnelle et trouver le bon chemin pourvu qu'on leur mit en évidence les faits et les valeurs.

Je ne sais plus si M. ROVAN me confia dès notre premier entretien la direction de l'opération. En tout cas, je reçus la mission de gagner à cette cause un groupe d'officiers qualifiés, encore jeunes, choisis dans le camp de Mulsanne. Finalement, c'est une petite troupe qui se mit en route pour Paris en octobre ou novembre 1946. Elle quitta le camp, saluée par des manifestations d'amitié et de sympathie. Naturellement l'opération Saint-Denis était critiquée dans le camp ; on y voyait une démarche collaborationniste et la recherche d'avantages personnels. Cependant la juste appréciation de nos projets s'imposa bientôt, ce que j'attribuai à l'influence de mon activité politique à Mulsanne.

Sous la conduite d'un unique soldat, un Marocain, nous primes le train et arrivâmes à la Gare Montparnasse. Mais là notre gardien qui ne parlait pas le français, ne savait plus où aller. En un clin d'œil se forma autour de nous un cercle de curieux ; divers propos fusèrent, plus ou moins amènes. Une femme d'un certain âge s'exclama, compatissante : « Encore ça ! » J'en ai gardé un souvenir réconfortant. Finalement, je proposai de nous rendre au commissariat le plus proche et d'y demander des instructions. Les policiers commencèrent par être déçus. Ils nous avaient pris pour des prisonniers évadés que l'on avait rattrapés, et ils espéraient gagner la récompense promise. Mais par la suite ils se montrèrent aimables et serviables. Après quelques coups de téléphone, il fut décidé que nous passerions la nuit dans les cellules du commissariat. On nous donna à manger et à boire ; ensuite nous nous couchâmes sur les durs lits de camp. Le lendemain matin, on nous conduisit dans le « panier à

salade » au Fort de Noisy-le-Sec ; on avait craint que notre défilé dans Paris ne fit sensation ; on n'avait pas voulu non plus nous faire prendre le métro.

A Noisy-le-Sec, nous fûmes joyeusement accueillis par le groupe du D' WEINHOLD, chargé par le Ministère Français de la Marine de traduire le règlement allemand et qui avait été transféré ici deux ou trois mois avant nous. M. le D' WEINHOLD, excellent connaisseur de la France et de sa langue, avait mérité, dès l'époque de Mulsanne, toute ma reconnaissance. A Noisy-le-Sec, il se consacra particulièrement à moi, me préparant à la tâche qui m'attendait à Saint-Denis, grâce à des informations qui touchaient à la politique, à la langue et à la connaissance du pays.

Au début de l'année 1947, notre groupe fut transféré dans la Caserne de Saint-Denis, une belle construction de style Louis XV, où se trouvait un camp de soldats allemands et dont un étage avait été aménagé pour le Centre d'Etudes. Administrativement, nous étions rattachés au camp d'hommes de troupe, ce qui naturellement causait bien des problèmes ; mais grâce au savoir-faire et à la loyauté de l'homme de confiance, un jeune caporal, ils furent toujours résolus sans conflit. Je me souviens en outre avec reconnaissance du Pasteur Evangélique DIPPER, entièrement pris par sa tâche de directeur de conscience, et que nous avons plus tard assisté, Rudolf STEIN et moi.

L'Administration Française du camp se composait d'un sous-lieutenant entre deux âges, sorti du rang. Celui-ci me confia un jour avec un certain embarras qu'il n'avait fréquenté que l'école primaire, alors que nous avions tous apparemment fait des études. Je lui dis avec une totale conviction que de tous temps, dans l'armée allemande, des sous-officiers éprouvés et particulièrement capables avaient été promus officiers. Mes propos firent manifestement du bien à notre sous-lieutenant. Mais la personnalité du camp qui faisait autorité était son adjudant-chef, un sous-officier rigoureux, ponctuel, à cheval sur le service, qui voyait dans l'existence et les conditions de vie du Centre d'Etudes une situation de privilège contraire à ses principes. Mais, en fin de compte, nous n'avions pas à nous plaindre de lui. Avait la haute main sur nous le commandant de la Région de Paris, responsable des prisonniers de guerre, le Colonel FARLUS, un officier d'un certain âge, d'une distinction et d'une correction infinies. Il venait souvent nous voir et considérait avec respect notre travail, dont il était tenu au courant par mes rapports mensuels et de fréquentes conversations personnelles.

Extérieurement, notre situation, sur un point essentiel, n'était pas différente de celle de Mulsanne. Pour le ravitaillement, nous étions rattachés au camp des hommes de troupe. Nous en partagions le monotone et maigre ordinaire que les simples soldats avaient presque toujours la possibilité d'améliorer quelque peu sur les lieux de travail : un avantage qui, bien sûr, nous échappait. Je réussissais à améliorer notre menu en obtenant du délégué de la Croix Rouge Internationale de petites quantités de flocons d'avoine et de lait en poudre : ainsi nous pouvions nous préparer une bouillie sur les poêles de fonte des chambrées. C'est à cet appoint que nous devons d'être rentrés de captivité sans avoir perdu toutes nos forces. J'avais pu établir des relations avec le délégué de la Croix Rouge Internationale en lui fournissant de petits rapports sur le droit pénal allemand et le droit de procédure, rapport qu'il voulait utiliser en qualité d'observateur dans les procès intentés pour crimes de guerre à des prisonniers allemands.

Avec les participants venus d'autres camps, le Centre d'Etudes de Saint-Denis comprenait de 30 à 40 personnes. Nous avions une petite bibliothèque fort pratique, mise à notre disposition par l'Y.M.C.A., un poste de radio et un piano, sur lequel jouait surtout Walter MUCH, très bon musicien. En outre, nous recevions, comme à Mulsanne, les grands quotidiens français, complétés à présent par la Neue Zürcher Zeitung et le New York Herald Tribune. Nous étions logés dans les chambrées des hommes de troupe où se trouvaient 6 à 8 lits superposés. Il y avait une salle de conférences, et deux ou trois pièces assez spacieuses où nous tenions nos séminaires. Le programme que nous avions élaboré comportait trois thèmes qui furent traités en séminaire :

1. La faute de l'Allemagne et la responsabilité individuelle des Allemands dans la Deuxième Guerre Mondiale ;
2. La reconstruction de l'Allemagne ;
3. Sa place dans la future Europe unie.

Nous faisons également des exposés pour nous communiquer mutuellement nos lectures. En ce qui me concerne, je continuais mes revues de presse, mais, à vrai dire dans un esprit interprétatif et critique, puisque tous les participants disposaient de toute façon des journaux, donc de l'information de base.

Mais l'élément intellectuel le plus important du Centre d'Etudes était sans conteste les conférences prononcées par les personnalités venues de l'extérieur et que M. ROVAN, grâce à ses multiples relations, organisait pour nous. Furent invités François PONCET, Ancien Ambassadeur à Berlin et futur Haut Commissaire ; l'Ecrivain André MAUROIS, le grand publiciste ; François MAURIAC ; Raymond ARON, remarquable politologue, sociologue et connaisseur de l'Allemagne ; le philosophe Emmanuel MOUNIER, dont la revue « Esprit » publia un petit article que j'avais écrit sur l'attitude des officiers allemands pendant la guerre ; l'Ecrivain David ROUSSET, le résistant Vercors. Bien entendu, M. ROVAN se joignait souvent à nous, et, un jour, nous reçûmes même la visite de M. MICHELET, Ministre de la Défense, qui portait encore les traces visibles des souffrances endurées dans les camps de concentration. Tous ces invités firent des conférences et discutèrent avec nous des thèmes de notre travail. Les efforts que j'avais faits, dès le premier jour de ma captivité pour rafraîchir mon français (au lycée classique je l'avais étudié, à titre facultatif, comme quatrième langue vivante) s'avéraient à présent fort précieux.

Du côté Allemand, nous eûmes la visite, qui nous combla d'aise, de l'Evêque de Mayence, chargé par l'Eglise Catholique de l'assistance spirituelle aux prisonniers de guerre. Avec beaucoup de gravité et de calme intérieur il nous parla de la situation de l'Allemagne et des perspectives d'avenir de notre patrie.

Mots croisés n° 493 par Robert VERBA

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
I									
II									
III									
IV									
V									
VI									
VII									
VIII									
IX									

HORIZONTALEMENT :

I. - Exciter par une doctrine au point de ne plus faire des choses normales. — II. - Fera éclater le tronc d'un arbre en l'abattant. — III. - Un lit sans tête et sans queue. Es anglais. — IV. - Systèmes philosophiques qui s'opposent à monismes. — V. - Est souvent destiné au transport des voyageurs. — VI. - Mammifère proche du cerf. Adverbe signifiant pleinement. — VII. - Encore une fois !... Quand ça le sent, c'est que la situation est mauvaise. — VIII. - Conjonction. Oeillet d'Inde. — IX. - Epargner, même pour les plus petites choses.

VERTICALEMENT :

1. - Je ne connais pas d'anciens P.G. qui gardent un bon souvenir de ce gradé. — 2. - Elle est quotidienne pour les événements du jour. — 3. - A poils. En Algérie, supérieurs aux caïds. — 4. - Nom donné au fils de Napoléon 1^{er}. Symbole du titane. — 5. - Un tas sans centre. Dans le vent. Egalement appelé turc, ver blanc. — 6. - Mère d'Horus. Robe de cérémonie. — 7. - Sur la rose. Arbre dont les feuilles servent de nourriture aux vers à soie. — 8. - Grand lac américain. Orient. — 9. - Satisfaits jusqu'au dégoût.

La tâche la plus difficile touchait au rayonnement de l'institut, à son impact sur l'opinion des prisonniers allemands internés en France. Nous composâmes un journal manuscrit et organisâmes plusieurs émissions radiophoniques dont la réception dans les camps fut plus ou moins bonne. En tout cas, une réaction nous vint de Mulsanne. Moi-même, je fis un jour, en français, à la radio française, à une heure de grande écoute, un exposé sur les prisonniers de guerre allemands et leur rôle futur en Allemagne. C'était une tâche qui engageait ma responsabilité car ma conférence était prononcée sans enregistrement préalable en direct de la Maison de la Radio, située à l'époque sur les Champs-Élysées. Je m'efforçais d'expliquer aux auditeurs que les prisonniers Allemands engagés alors au nombre de 600.000 environ dans le marché du travail seraient leurs futurs voisins dans l'Allemagne à venir. Les impressions qu'ils rapporteraient chez eux détermineraient leur position politique personnelle.

Au total, ce fut une période de travail intense qui, du fait de notre libération intervenue dès juin 1947, n'eut pas de large retentissement mais qui fut pour chacun de nous d'une importance décisive dans la suite de son évolution. Les relations réciproques des membres du centre étaient marquées au sceau de la meilleure entente. Les qualités de l'armée allemande, l'esprit de camaraderie, la volonté d'engagement personnel trouvèrent ici une nouvelle occasion de se mettre en valeur dans le sens le meilleur. Mes compagnons de captivité me chahotaient souvent et disaient, en plaisantant, que tout entier accaparé par le travail, je manquerais le moment de la libération. Il est de fait que celle-ci nous surprit en pleine élaboration du second numéro de notre journal de prisonniers et dans la préparation d'autres émissions radiophoniques. Notre rapatriement, en juin 1947, nous ramenait dans une Allemagne qui vivait ses heures les plus sombres.

L'ORMEAU

Les « Anciens d'ULM » VB

Vincennes, 24 Mars 1994 :

Ciel gris chargé de pluie, que bouscule le vent... Tout semble désert, et le chemin qui mène à la Chesnaie est monotone, silencieux.

Au premier étage de l'établissement, Mesdames MOURIER, ROSE, VERBA, TERRAUBELLA, présentes tôt, attendent et accueillent les arrivants, qui sont un peu en retard... comme à l'habitude. Dans la salle de réunion, le Bureau s'est installé : autour de TERRAUBELLA, Secrétaire Général ; le Trésorier MOURIER, le Vice-Président PONROY, VERBA et PINEAU. Quelques retardataires se fauflent en silence dans les travées.

TERRAUBELLA ouvre la séance par la « minute de silence » traditionnelle à la mémoire des camarades décédés en 1993.

Les Anciens d'ULM L'Ormeau

DÉCÈS — Marcel BELMANS nous a quittés.

Avec stupeur et consternation nous apprenions le décès de ce Camarade et ami, de si longue date, survenu à son domicile d'Anderlecht - Bruxelles, le 2 mai dernier, **subitement**, alors que nous devions fêter dans la joie son 82^{ème} Anniversaire.

Rien ne laissait prévoir ce drame, et l'émotion chez les Anciens d'ULM est intense. Une tristesse qu'on ne résume pas.

Toujours fidèle à nos rencontres, en Belgique ou en France, ce Belge au grand cœur était la bonhomie même, et son accueil toujours cordial. Derrière ses lunettes, un regard réfléchi, malin, souriant. Il savait apaiser les petites querelles qui surgissaient... parfois, entre nous.

Il affectionnait la France, parlait d'elle avec respect et venait y séjourner chaque année, en famille, attentif, observateur, partageant nos propres joies comme nos peines. Son attitude au Kommando Werwerk 13 inspira le respect de tous ses camarades.

Je l'avais connu en septembre 1940 ; il m'avait accueilli à l'entrée du Kommando, comme tant d'autres Français alors

Mais nous étions tous pénétrés d'un immense besoin d'activité ; nous allions, chacun à sa place, poursuivre la tâche commencée à Saint-Denis.

COMMENTAIRE

L'« Opération Saint-Denis », conduite et racontée par le Professeur JESCHECK, appelle trois observations essentielles.

1. Le totalitarisme (qu'il soit fasciste ou communiste) aboutit à une telle deshumanisation que ses tenants convaincus ou ses complices occasionnels finissent par prendre conscience de leur indignité (il en est, bien sûr, qui persévèrent dans leur diabolique erreur). En 1945, la défaite et la révélation de l'horreur concentrationnaire causèrent un tel choc qu'il donna aux consciences allemandes une impulsion salvatrice. Le salut de l'Allemagne passait par une douloureuse autocritique et une lucide rétractation. C'est dans ce climat moral nouveau que prit naissance le « Centre d'Etudes ». Celui-ci constitua une pépinière d'esprits courageux qui allaient, la liberté recouvrée, œuvrer à la rééducation de leurs compatriotes.

2. On peut être sûr que l'humanisme de Hans-Heinrich JESCHECK, propre à de nombreux intellectuels allemands, ne s'accorde jamais du nazisme. Rien d'étonnant à ce que cette intégrité lui ait valu la confiance de Joseph ROVAN et d'Edmond MICHELET. Ces deux victimes du nazisme étaient sorties des camps de concentration avec la ferme volonté de surmonter les ressentiments et de préparer la réconciliation des peuples. L'« Centre d'Etudes » bénéficie de cet éminent patronage moral ; il tira sa force convaincante de cette providentielle rencontre de bonnes volontés.

3. Une autre tâche délicate s'imposait aux éducateurs du « Centre d'Etudes ». Fallait-il condamner les officiers notoirement convaincus de nazisme, les rejeter dans une quarantaine morale qui eut interdit leur régénération politique ? Le critère que Joseph ROVAN adopta pour recruter des hommes nouveaux témoigne de sa largesse d'esprit et de sa générosité. Il pensait que les qualités intrinsèquement humaines (courage, volonté, mépris du danger) dont avaient fait preuve, dans la guerre, les jeunes officiers nazis, pouvaient être dérivées vers la noble cause de la démocratie et de la concorde internationale. L'indulgence pour le coupable n'est-elle pas souvent la meilleure chance de son amendement ? La bienveillance des vainqueurs de 1945 à l'égard des vaincus ne fut-elle pas, en définitive, plus payante que l'intransigeante sévérité des Alliés après la Première Guerre Mondiale ?

Souvenons-nous et comparons. En 1919, un certain Adolf HITLER, ulcéré et humilié par la défaite allemande, décida de faire de la politique (1). Nous savons ce qu'il en advint. En 1945, des prisonniers de guerre allemands et d'anciens déportés français décidèrent de contribuer à faire une autre politique. Nous mesurons aujourd'hui la bienfaisante action de ces pionniers, qui dans le dénuement matériel d'un camp de prisonniers, préparèrent un avenir pacifique.

Traduction et Commentaire de Eric GROS.

(1) Ich aber beschloß, Politiker zu werden. Mein Kampf. Livre I, chapitre 7.

La table d'ULM étaient présents : MM. BALASSE, DUEZ, JOSEPH ; M^{mes} REIN (sa sœur et son beau-frère), COURTIER, CROUTA. A une seconde table : la famille LECLERC, fidèles Champenois ; M. et M^{me} POTTIER, amis de Belgique.

Étaient absents mais excusés : M^{mes} VAILLY, RAFFIN, BATUT, CHABALLIER, FOUCHER, GRESSER, GRANIER, HINZ, JEANTET ; MM. YVONNET, RIBSTEIN, BLANC, DERISOU-D-RIGOT, GIROD, JACQUET, VECHAMBRE, SENECHAL, PIERREL, etc... Plus les amis Belges : ISTA, STORDER, LEGRAIN, SCHNEIDER, WOUTELET, DENIS.

Espérons que l'an prochain, pour le cinquantenaire, les présents l'emporteront sur les absents ! Bien sûr, nos rangs s'éclaircissent un peu plus chaque année... Mais il faut attendre confiants et toujours espérer. Merci.

Le « Messenger d'ULM », L.V./V.B

— Avant la séparation au cimetière, notre Camarade Belge Emile LEGRAIN, Ancien d'ULM, salua avec une émotion que tous nous partagions, la mémoire de notre ami en allé.

MM. et M^{mes} DUEZ, BALASSE ; MM. REIN, COURTIER, CROUTA, présents, symbolisaient en union de pensée et de prière tous nos camarades français.

Le Messenger d'ULM, L.V.

Madame MARCEL BELMANS,
Monsieur et Madame WILLY BRABANT-BELMANS
leurs enfants et leur petite-fille
Monsieur et Madame PIERRE BELMANS-WANSART
et leurs enfants
Les familles BELMANS et TOURNAY
très sensibles aux marques de profonde sympathie que vous leur avez témoignées lors du décès de
Monsieur MARCEL BELMANS
veuf en premières noces de Marie-Louise LECLERCQ
Epoux de Madame Aline TOURNAY
vous prie de croire qu'elles leur ont été d'un précieux réconfort et vous en remercient très sincèrement.

La Gazette de Heide

Le matin du 10 Mai 1940 j'étais « de Jour ». Je me suis levé de bonne heure, à 3 heures, pour réveiller la Section qui devait se rendre à un exercice de tir réel avec la compagnie.

Après son départ, je devais rester au cantonnement.

Au lever du jour, je fus intrigué par un tir de DCA assez nourri et vis dans le ciel un avion ennemi s'abattre en vrille et un parachute s'ouvrir à basse altitude. Il s'abîma dans un champ et l'aviateur, poussé par le vent, atterrit en pleine ville ; il fut capturé aussitôt sans résistance.

Nous parlions de cet événement quand la nouvelle de l'invasion de la Hollande éclata comme une bombe. Cette fois c'était vraiment la guerre.

La compagnie appelée se prépara avec le Régiment à franchir la frontière belge ainsi que prévu. On dut cependant attendre toute la journée l'ordre qui ne venait pas, les hommes sous les armes et les animaux attelés. Quelques bombardiers légers lâchèrent quelques bombes au loin.

Le soir seulement, l'ordre arriva et le détachement français s'engagea sous le couvert des arbres sur la route conduisant en Belgique.

A ce moment, un gros bombardier allemand perdant de la hauteur s'abattit en flammes et explosa dans un pré à quelques centaines de mètres de nous au milieu des cris de triomphe des tireurs au FM de la Section qui l'avaient visé et s'en attribuaient la victoire. Les tirailleurs jubilaient, pour eux le baroud était revenu.

Passée la frontière, une marche forcée harassante commença au milieu des habitants belges massés de chaque côté de la route. Ils nous acclamaient en libérateurs et nous assuraient que les leurs résistaient farouchement à l'invasion sur le canal Albert.

Au petit jour, après plus de vingt-quatre heures de veille, on nous arrêta dans les fossés en bordure de route pour souffler un peu avant de reprendre de jour la progression.

C'est alors que nous vîmes pour la première fois une escadrille de Stukas en formation, qui, après avoir effectué un cercle parfait, piquèrent l'un après l'autre sur un convoi en larguant des chapelets d'obus à ailettes.

Les camions sautèrent et à leur place apparurent de larges entonnoirs jonchés de débris.

Tapis dans le fossé, les pieds dans l'eau jusqu'aux genoux, la tête rentrée dans les épaules et le dos rond, nous commençons notre apprentissage de guerrier.

Un Adjudant-Chef, de la C^e de Mitrailleur, nommé DELBOS, se jucha sur une voiturette où une vieille Hotchkiss était en batterie et vida quelques bandes sur les avions, sans résultat, pendant que son muletier, aussi brave que lui, maintenait le mulet affolé en lui criant dans les oreilles ; Ti bouge pas... ! Naloueldik = maudit soit ta descendance.

Bel exemple de courage qu'ils nous donnèrent. Le chef devait perdre la vie quinze jours après à Loos-les-Lille.

Mais où étaient donc les aviations françaises et alliées si réputées, pour châtier cette impudence ?... Ces avions étaient beaucoup plus rapides qu'on nous l'avait appris (autre surprise).

Oui, la drôle de guerre était bien finie.

On sut par la suite que nos avions avaient été cloués au sol avant l'attaque. On se remit en marche, mais cette fois hors des voies de communication.

La fatigue se faisant sentir, à la fin de la journée on nous cantonna dans un village, dans une bonne paille où nous devions reprendre des forces, les hommes y tombèrent tout équipés et s'endormirent.

Une heure à peine après nous apprenions qu'ils avaient passé le Canal Albert et malmenaient les défenseurs belges.

On nous tira de notre bref sommeil et l'on reprit la route pour barrer la route à l'ennemi qui, lui, se déplaçait en camion...

...Les panneaux routiers indiquaient la direction de Bruxelles. Dans la soirée, sous les marronniers d'une place de village une armada de Bus Parisiens à plate forme, de couleur verte, nous attendaient ; les vitres avaient été remplacées par des plaques en bois ; les phares étaient peints en noir, seule, une fente de deux centimètres laissait passer un rai de lumière.

On nous fit monter avec notre armement et le convoi s'engagea sur une belle route bordée de spots lumineux, encombrée de fantassins qui comme nous montaient en ligne. Bruxelles ne devait pas être bien loin, nous devions la contourner. On dormit un peu, c'était quand même plus confortable que les taxis de la Marne de l'autre guerre...

Au jour, les bus s'arrêtèrent sur la place d'une petite bourgade, Wawre. Le Chef de convoi descendit et cria « Terminus, tout le monde descend ».

Malgré l'heure matinale, il y avait des civils sur la place et ils s'empressèrent de nous dire que cela allait mal pour les troupes belges et qu'ils comptaient sur nous pour arrêter l'invasion.

Sans attendre, car dès qu'on y voyait clair, les stukas étaient un danger permanent en utilisant les couverts, on nous fit gravir une petite pente pour nous rendre à nos emplacements de combat.

Limal, où nous devions arrêter notre progression, apparut dans le petit jour. On pouvait voir au loin une ligne de petites collines au pied de laquelle brillait une rivière : La Dyle.

On prit tout de suite position et les travaux de fortification commencèrent. Le « Mouchard » de reconnaissance nous survolait et devait prendre des photos de nos travaux mais il n'attaquait pas.

Nous étions en piteux état... Nos pieds macéraient dans des chaussures que nous n'avions pas ôtées depuis trois jours, le cerveau vidé par le manque de sommeil, l'estomac creux tordu par la faim ; le visage sale et hirsute. C'étaient nous les troupes fraîches qui devaient arrêter l'ennemi ! qui lui ne se déplaçait qu'en camion et ne portait sur lui que son armement, laissant son sac dans les véhicules. Il n'était vêtu que de sa veste sans capote portant le casque au ceinturon. Il chaussait des bottes si souples qu'on les aurait crues en peau. Il y avait un truc à cela, je l'ai appris après la guerre ; ils les trempaient toute une nuit dans un seau d'urine ! ça il fallait le savoir...

L'affrontement n'eut pas lieu tout de suite... Ils s'arrêtèrent d'eux-mêmes sur l'autre rive de la rivière.

Extrait « Des années tristes », de Jean AYMONIN, 27641 XB.

Le Souvenir Français

Il y a quelques années déjà, « Le Lien » d'octobre 1989 reproduisait la préface écrite par M. Alexandre HAY, Président du Comité International de la Croix Rouge, pour la brochure consacrée à Henry DUNANT, Fondateur de la célèbre organisation humanitaire. Rappelons pour mémoire que celle-ci fut créée en 1863 et que la « Première Convention de Genève » est de 1864.

Nous savons, nous autres, anciens prisonniers de guerre de 1939-1945, tout ce que nous devons à cet Organisme qui nous a préservés de bien des maux en faisant acheminer dans les camps d'Allemagne les secours qui, dans certains cas, nous ont tant aidés à survivre, matériellement et moralement.

Je veux vous entretenir aujourd'hui de l'œuvre du « SOUVENIR FRANÇAIS » dont le rôle n'est pas suffisamment connu.

A l'inverse de la Croix Rouge, dont la mission est de secourir les blessés sur les champs de bataille et de protéger les prisonniers de guerre, chaque fois qu'elle le peut, le SOUVENIR FRANÇAIS a la charge de maintenir le souvenir des « morts pour la patrie » du temps présent en tous lieux et à toutes les époques.

Sa création a la particularité d'avoir été érigée en association nationale en 1872 en Alsace et Lorraine occupées et fondée en France en 1887, avec mention de reconnaissance d'utilité publique en 1906.

En 1987, le SOUVENIR FRANÇAIS a fêté son centenaire et à cette occasion a édité une plaquette où je me suis permis de puiser, avec l'autorisation de M. Jean LARGUEZE, son Délégué Général pour la Meurthe-et-Moselle, que je remercie ici, les informations que je souhaitais mettre à votre disposition.

La mission du SECOURS FRANÇAIS est ainsi définie :

1. Conserver la mémoire de ceux qui sont morts pour la France au cours de son histoire ou qui l'ont honorée par de belles actions ;
2. Veiller à l'entretien de leurs tombes ainsi qu'à celui des monuments élevés à leur gloire ;
3. Transmettre le flambeau du souvenir aux générations successives, une action d'envergure comme on le voit et qui doit être soutenue et encouragée.

Chaque département possède un animateur, Délégué Général nommé par le Conseil d'Administration et le représentant auprès des autorités administratives, militaires et religieuses, ainsi qu'auprès des élus.

Le SOUVENIR FRANÇAIS est géré par un Conseil d'Administration dont le Bureau est formé de personnalités civiles et militaires.

Le Siège est situé à Paris, 9, Rue de Clichy, 75009 Paris.

Petit Historique du Souvenir Français

La guerre de 1870 a vu le fondement de l'association.

Deux dates retiennent l'attention : 1887-1889, au cours desquelles ce nouveau mouvement générera dans toute la France une très grande activité de reconnaissance nationale et de combat contre l'indifférence et l'oubli.

Quinze ans après la triste campagne de 1870-1871, durant laquelle de nombreux soldats français furent sacrifiés sur les champs de bataille, M. Xavier NIESSEN, un Professeur Alsacien, décidait en 1887, avec quelques habitants de Neuilly-sur-Seine, sa ville de repli, de faire rechercher les restes abandonnés des soldats « Morts pour la France », en vue de leur assurer une sépulture honorable.

Ainsi naissait le SOUVENIR FRANÇAIS, Société Nationale pour l'édification et l'entretien des tombes des militaires et marins « Morts pour la Patrie ».

L'idée fit rapidement son chemin et le 24 mars 1889, l'acte de naissance du « SOUVENIR FRANÇAIS » était signé au cours d'une Assemblée Générale tenue dans les salons du Cercle Militaire de Paris.

Ce faisant, M. Xavier NIESSEN pensait surtout aux morts de 1870-1871 car, il voulait que, sous le couvert du culte de ces morts, le « SOUVENIR FRANÇAIS » s'efforçât de maintenir et de développer le Souvenir de la France en Alsace et en Lorraine et celui de l'Alsace et de la Lorraine en France.

Depuis 1870, le Souvenir des soldats tombés à Gravelotte, Mars-la-Tour, Noisseville et autres lieux d'Alsace, est honoré en présence d'une foule recueillie et des personnalités locales et régionales, voire nationales en certaines circonstances. Cent vingt mille personnes, en pleine occupation allemande, assistaient ainsi, le 8 octobre 1908, à l'inauguration du monument érigé sur le plateau de Noisseville, près de Metz. Le 17 octobre 1909, le mouvement national en Alsace inaugurait le monument de la Reconnaissance du Geisberg sur les hauteurs de Wissembourg. A toutes ces manifestations on entendait chanter la Marseillaise, le coq gaulois se dressant fièrement sur ses ergots...

C'en était trop pour les occupants allemands, eux qui croyaient les Alsaciens et les Lorrains acquis à leur cause et qui constataient combien leur cœur était resté fidèle à leur vraie Patrie, la France.

C'est ainsi que les manifestations du SOUVENIR FRANÇAIS furent interdites et, en janvier 1913, les Allemands prononcèrent la dissolution de l'Association. Dès le début de la guerre de 1914, les Membres des Comités d'Alsace et de Lorraine furent pour la plupart incarcérés ou dispersés en Allemagne.

De nos jours

En 1987, pour son centième anniversaire, le « SOUVENIR FRANÇAIS » était riche de 200.000 Membres et ce chiffre ne cesse d'augmenter. Des délégations sont implantées dans tous les départements français et dans près de 60 pays étrangers. La tâche à poursuivre est immense ; si l'Etat prend à sa charge l'entretien des cimetières militaires nationaux, il reste 150.000 tombes abandonnées, qui sont à la charge des collectivités locales et du « SOUVENIR FRANÇAIS », lequel entretient plus de 300 monuments élevés à la mémoire des soldats « Morts pour la France ».

On voit l'intérêt qu'il y a à perpétuer une si noble Institution et à l'aider par tous les moyens possibles. On peut ainsi adhérer au « SOUVENIR FRANÇAIS », s'adressant directement au Comité Cantonal de sa résidence pour obtenir les informations que vous souhaiteriez recevoir et le « bulletin d'adhésion » si on le désire.

« Vous manifesterez ainsi votre fidélité à la mémoire de ceux qui sont morts pour la France et exprimerez votre désir de maintenir la civilisation de notre pays. » Telle était la conclusion, que nous faisons volontiers nôtre, de l'appel lancé dans la plaquette du centenaire du « SOUVENIR FRANÇAIS ».

Transcrit par Pierre DURAND, VB.

P.S. : A cette communication très instructive de notre ami maussipontain, je voudrais ajouter :

1. qu'en ce qui la concerne, la Ville de Pau (64000) où je réside, possède un admirable monument du « Souvenir Français », situé au Centre Ville, Place de la Libération, entouré du Palais de Justice et de l'Eglise Saint-Jacques. L'entretien et le fleurissement perpétuel sont de qualité.
2. Il y a peu, au cours d'une visite approfondie d'un petit cimetière de montagne Haut-Pyrénéen (65000), il m'a été donné de découvrir sur les tombes abandonnées de deux de mes compatriotes, tués en 1915 et 1918, la cocarde tricolore du « Souvenir Français » scellée sur le ciment.

J.T. (V.B.)

Le Capitaine « Juge de Paix »

Le Capitaine « Juge de Paix » était un Boche énorme, un Boche classique et balafré, un de ceux dont le crayon de Hansi nous a souvent fait admirer l'aimable silhouette. Il portait un casque nu et armé d'une pointe monumentale. Il portait aussi un monocle qui lui ouvrait démesurément un œil, alors que l'autre était presque complètement bouché par sa paupière pendante.

Lorsqu'il était en colère (c'est-à-dire cinquante minutes par heure) son monocle lui donnait un travail considérable, car à chaque mouvement de bras, comme à chaque contraction du visage, cet objet lui retombait sur le ventre et il lui fallait aussitôt le replacer, ce qu'il faisait indifféremment à droite ou à gauche.

Naturellement, une futilité suffisait pour le bouleverser : une vitre un peu sale, une paillasse mal roulée, un poêle qui fumait le faisaient devenir cramoisi, et d'interminables vociférations ébranlaient de nouveau notre baraque.

Fatigué de nous boucler les uns après les autres (et nul n'y avait échappé), il avait menacé de boucler toute la bande — doude la bante, avait-il dit — parce qu'il avait entendu des rires pendant son discours à un prisonnier qui avait osé se gratter le nez au moment du garde-à-vous.

Cela devait donc nous arriver, — et nous arriva. L'occasion ne tarda pas : ce fut le lendemain de cet événement. Comme le temps était à la pluie, nous avions commis l'imprudence d'étendre notre linge dans la baraque. Cela dépassait évidemment toutes les bornes ; ce n'était plus une faute, mais un crime, et le plus indifférent des Boches en eût été scandalisé.

Nous étions là, immobiles, sur deux rangs, en attendant que l'officier vînt et que l'appel se fit. Il entra, fit deux pas et s'arrêta net, les poings aux tempes. Ce qui nous avait paru normal l'avait tout de suite choqué, car il avait une âme d'artiste et la symétrie était son domaine.

— Ach !... fit-il, ach !...

Il ne pouvait parler ; il n'était plus rouge, mais noir. Nous nous attendions à le voir tomber, frappé de congestion cérébrale. Malheur ! notre conscience nous l'aurait toujours reproché et nous en serions restés inconsolables.

Soudain, d'un geste immense, il tira son sabre, et il s'avança... Arrivé à la première ficelle, vlan ! il la coupa net au milieu, et le linge qu'elle supportait dégringola sur le parquet. Arrivé à la deuxième, vlan !... c'était du fil de fer... et il n'était pas coupé... et le linge en fut quitte pour

un soubresaut cahotique.

C'était le comble ! Du fil de fer !... Il n'avait encore trouvé aucun mot, ni allemand, ni français. Il n'avait que des hoquets, il en avait...

Ce n'était certes pas le moment de bouger ni de se permettre le moindre chuchotement. Hélas ! un loustic placé derrière moi — il y en a toujours, dans cette sacrée armée française — ne put s'empêcher de faire sa réflexion :

— Pour la première fois qu'y s'ert d'sa latte, y tombe sur un bec de gaz !

C'en était vraiment trop. C'était l'archi-comble ! Son monocle pendait et il ne le remplaçait pas... Qu'allait-il se passer, grand Dieu !... Il revint sur nous, le sabre haut, en répétant :

— Pec de kass !... pec de kass...

Puis, décidément aliéné, il courut à la porte et appela, d'une voix inhumaine :

— Post !... hier ! schnell ! auf !...

Une sentinelle accourut, fit claquer ses talons et s'immobilisa, l'arme sur l'épaule gauche. Alors, toujours noir de rage, l'officier lui râla des ordres. N'importe qui ne sachant pas l'allemand pouvait croire, en le voyant agiter son sabre et postillonner à la figure du soldat, que celui-ci était lui-même insulté et menacé. Or, il lui était tout simplement recommandé de veiller à ce qu'aucun prisonnier ne quittât la baraque et de tirer sur quiconque se permettrait d'en franchir le seuil.

Une demi-heure plus tard, en effet, une corvée enleva toutes les paillasses, de même que les caisses et les sacs personnels, et l'on nous informa que colis et lettres nous seraient supprimés jusqu'à nouvel ordre. Notre local était transformé en cantonnement disciplinaire.

Nous fûmes trois jours sans trop nous soucier de ce nouveau régime, car nous n'étions pas séparés et nos geôliers avaient omis d'explorer les poches, dont quelques-unes étaient assez bien garnies de tabac et d'allumettes. Malheureusement, notre bonheur relatif ne devait pas durer davantage, car le « Juge de Paix » ordonna une fouille sévère, dont la préparation donna lieu à une scène terrible et hilarante entre toutes.

Un Gefreite nous avait disposés sur trois rangs espacés, et nous attendions, figés dans un impeccable *stillstand*, que la noble brute entrât. Il n'y avait là que

soixante Français gouailleurs et une vingtaine d'Anglais flegmatiques. On avait fait sortir les Russes, supposés incapables de complicité, à cause de leurs regards suppliants et de leur éternelle attitude de chiens battus.

Tout à coup, le Gefreite commanda :

— *Achtung ! Augen links !*

Notre kolossal Hauptmann faisait son entrée, monocle à l'œil et cravache en main. Alors, au milieu du silence, un « pet », un formidable « pet » retentit dans la salle !... Horreur !... Stupéfaction !... L'homme s'arrêta, le monocle tomba, la cravache se tendit...

— Qui *ha* fait cela ?

Nulla réponse. Les captifs faisaient la grimace pour ne pas rire.

— Qui *ha* fait cela ? qui *ha*...

Il s'étranglait. Son ventre était secoué convulsivement.

— Ce n'est personne ? Eh bien, doude la bante au karte-à-fous bendant teux heures !...

Il se promenait devant nous, pesamment, en fouettant sa botte et non sans nous jeter, de temps à autre, alternativement, un regard insolent et hautain, puis un regard bas et fourbe — ces deux regards caractéristiques d'une race. Au bout de cinq minutes, l'auteur du bruit sortit du rang. C'était un Anglais.

— C'est fou ? hurla le capitaine...

Le fautif avoua ; tant pis pour la casse.

La brute prit un tabouret et s'approcha. Allait-il l'assommer ? Non, il plaça le siège près de l'Anglais et lui dit, en français :

— Assis !...

Puis, ridiculement solennel, il se tourna vers nous et nous cria :

— Celui-là est drès franc. Il a tit : Ch'ai bédé. Il beut s'asseoir. Mais fou, *Schweinerer*, fou resderez teux heures au karte-à-fous !

Et nous, les innocents — alors que le coupable, satisfait, était assis et se tournait les pouces — nous fûmes condamnés à garder l'immobilité pendant deux heures.

Extrait du Livre « Chez Eux »,

de Henri PAIRAULT (Editions Berger-Levrault, 1922).

Le Coin du Sourire

par Robert VERBA

NOSTALGIE

Quatre anciens prisonniers de guerre se retrouvaient chaque semaine dans le même bistrot pour prendre l'apéro ou faire une partie de belote.

Il y avait là Marcel, Pierre, Louis et Raymond qui avaient sympathisé à leur retour de captivité.

Ce jour-là, assis devant leur table habituelle, ils semblaient tous les quatre plongés dans leurs pensées.

Enfin Marcel rompit le silence : Alors ?... vous vous réchauffez un peu ? Vous vous rendez compte de ces changements de température, on n'a jamais vu ça. Avez-vous déjà eu un été comme celui de l'année 1993 ? et l'automne ? Et cet hiver pourri...

T'as raison rétorqua Pierre. On vit une drôle d'époque. Tout va mal ! Regardez les prix : 10.000 balles d'avant valent aujourd'hui 100 balles. Il faut s'y prendre à deux fois avant d'acheter quelque chose.

Se payer quoi demanda Louis ? Si encore tout était correct. Même la bouffe n'est plus comme avant. Vous souvenez-vous du goût du poulet ? Et le veau ? etc, etc... Tout est maintenant conditionné chimiquement avec ce que l'on nomme des « conservateurs » indiqués au moyen des chiffres inconnus du public !

Et oui ajouta Marcel, de mon temps on trouvait du boulot dès l'âge de 15 ans. Aujourd'hui avec 10 ans de plus on se trouve à faire la queue pendant des mois pour ne rien trouver. Sans oublier les chômeurs qui eux ont plus de 25 ans, une famille à entretenir, un loyer à payer, un vrai malheur.

— Ah oui ! Quelle époque... Si encore on avait une bonne télé.

— Parlez-moi de la télé, dit Louis, on y voit que des bagarres, des pan... pan... des femmes à poil... des couceries... c'est une honte !...

— Et bien Raymond, tu ne dis rien ? A quoi

penses-tu ?

— Moi répondit Raymond, je pense que vous êtes tous les trois un peu cinglés. Vous trouvez que c'était bien nos guerres d'antan ? Nos années de captivité ? Vous trouvez que c'était merveilleux la vie de nos familles et de tous les Français sous l'Occupation ? Quel âge as-tu, toi Marcel ?

— 85 ans.

Et toi Pierre ?

— 91 piges.

Et toi Louis ?

— 79 balais.

— Alors vous regrettez d'être vivants ? Vous regrettez de percevoir une retraite qui n'existait pas avant ? Allons, assez de pessimisme et regardons la vie comme elle se présente. Félicitons-nous des progrès qui se réalisent journallement et soyons heureux de nous réunir encore à nos âges.

Ils se levèrent tous les quatre, le verre à la main et s'écrièrent : Vive la Vie !...

Un Homme : Aloïs STANKE

Nous empruntons ce très beau texte à nos amis du IVC (Le Lien de Février-Mars 1991)

Les bourreaux de la Gestapo ne furent pas suivis comme ils le prétendaient. Tant s'en faut ! L'armée allemande les désapprouvait, et, nous, les KG, avons entendu beaucoup de civils juger sévèrement ces criminels d'un autre âge qui sévissaient un peu partout, même dans les usines.

C'est au retour que nous avons appris que des Allemands hardis luttèrent sans répit contre cette horde de sauvage : la Gestapo.

Aloïs STANKE fut de ceux-là.

Né avec le siècle, il connut très jeune la Grande Paix des monastères. En prison pour manque de zèle politique, il souffrit des méthodes policières. C'est au cachot que naquit sa haine contre le nazisme — la bête immonde — qui allait défigurer le visage de son Allemagne très pauvre qu'il aimait tendrement.

Il faut dire que STANKE était Franciscain.

L'ordre des Franciscains, fondé au XIII^e siècle par Saint-François d'Assise, formait des prédicateurs populaires.

Au XVI^e siècle, ils se nommaient : Capucins ou Mendians, et, pendant la Révolution : Cordeliers (à cause de la corde grossière leur servant de ceinture). Avec leur robe brune et leurs pieds nus dans des sandales, ils étaient bien l'image de leur vocation : vivre près des pauvres et les soulager.

En 1940, le Frère Alfred ne dérogea pas à la règle : on le connaît sous le nom du « Franciscain de Bourges ».

La prison de Bourges ne manquait pas de pensionnaires, car, la région était riche en évadés, en patriotes, en juifs, en passeurs de la Ligne de Démarcation, et, le brave

Alfred, au contact avec des gardiens et des gens de la préfecture, fut, dans l'ombre, le Bon Samaritain. Ses actions clandestines n'ont pas fini de nous étonner.

Quelle douceur pour porter les corps torturés à l'infirmerie, pour nettoyer les plaies, quelle ingéniosité pour procurer somnifères, sucre, biscuits, cigarettes, à ces malheureux, quelles ruses pour planquer des tas de choses dans les greniers, quelle vigilance pour noter les adresses des familles, acheminer le courrier et transmettre les réponses dans cet enfer !

Peu soucieux des différences de races, de religions, cet homme vivait pour les autres, pour ces résistants suppliciés dont il soulageait les souffrances malgré les risques qu'il courait dans cette prison très surveillée... de jour.

La nuit, c'était tout différent : les « colliers de chien » dormaient. Alors, notre bonhomme, toujours volontaire pour les gardes de nuit, ayant son propre trousseau de clés, réalisait des performances étonnantes : conduire les détenus aux douches, les faire changer de cellule pour qu'ils puissent établir des contacts en vue de leur défense. Des « terroristes » de 16 ans, rattrapés sur des chemins de campagne, furent soignés, nourris, gâtés, encouragés, conseillés par cet infirmier dont la bonté n'avait d'égale que le culot.

Il ne manquait pas une seule inhumation de ses détenus.

Quand son capitaine lui en faisait le reproche, il disait : « Je vais prier sur les tombes de nos pilotes abattus dans le ciel de Bourges ». Et, le pitaine le croyait. — (Il n'était pas le seul officier naïf du Grand Reich !).

Alfred, le « vrai pote », faillit avoir une sale affaire. Recevant l'ordre de séparer une maman juive de ses

enfants, il refusa catégoriquement. Il risquait le gibet !...

Il n'y eut pas de suite tragique.

Au contraire !

Les voies du III^e Reich étaient, elles aussi, impénétrables. Il fut nommé sergent infirmier et muté à Dijon.

Il laissa ses prisonniers désemparés... mais, le Débarquement avait réussi en Normandie, et, les temps étaient proches...

La prison de Dijon refusait du monde : Alfred se dépêcha de mettre sur pied tous ses trucs. Un jour qu'il avait bloqué des arrivants dans son infirmerie, il fut mouchardé par un interprète français.

(Si l'on peut dire).

Il allait payer cher les tours joués à la Gestapo.

Heureusement, le vent avait tourné. Devant l'avance des alliés, son chef lui proposa de désertir. STANKE refusa. Il avait encore à se dévouer.

Fait prisonnier par les Américains, il fut conduit en Algérie, puis, aux U.S.A. Il était toujours « le pote Alfred », mais, cette fois, le pote des P.G. allemands.

Pas pour longtemps.

Le Comité de Libération du Cher le fit libérer en juin 1946.

Il fut reçu en héros à l'Hôtel de Ville de Bourges ; deux cents anciens détenus et les familles étaient venus. Il subit de longs discours, puis, retourna dans son monastère d'Heidelberg, laissant en France cette preuve qu'il ne faut jamais désespérer de l'homme.

Il y en a toujours eu pour refuser l'inhumain.

Il y en aura toujours.

Robert BRÉGEON, Ancien de Brux et Ober.

La Guerre de Grand-Papa

STALAG 1940-1943, de Louis RIVIÈRE (1988)

Oublié dans une pile d'ouvrages et de revues en attente de lecture — le temps de lire et le goût s'amenuisant —, voici un autre livre récent sur la captivité.

Sous une belle couverture blanche rehaussée de noir, deux cents pages d'un récit à l'écriture aisée mais terriblement expressive. Le style fleure bon l'École Normale d'avant-guerre, les phrases sont courtes, bien ciselées, dépourvues de maniérisme ou de préciosité. La lecture n'en est que plus aisée. Elle ne laisse pas indifférent... Pourtant j'ai plus d'une fois tiqué devant le manichéisme des jugements sur les êtres et les choses, les outrances qu'on relève ici et là. Pour ne rien dire des situations qui confrontent le P.G. RIVIÈRE, y compris en compagnie disciplinaire : l'invraisemblable les affecte au point de faire douter de leur réalité ! L'auteur en est d'ailleurs conscient qui écrit à propos d'une de ces péripiéties : « Je n'en voudrais pas à ceux qui doutent, ni même à ceux qui ne croient pas. Je ne le croirais pas moi-même si on me le racontait ».

Les barbelés sont en filigrane, les barreaux et les verrous en sucre candi, on joue au passe-murailles avec entrain, les « posten » sont complètement et toujours miros, au champ et au chantier les civils sont de grands balourds et les femmes toutes des « couche-toi-là ». C'est le tableau de la captivité de Louis RIVIÈRE, celle qu'il nous décrit...

Mais en dépit des réserves, des sourires et des clins d'œil obligés, on n'en poursuit pas moins sa lecture. Les

pages relatives à l'évasion réussie sont empreintes d'un pathétique vrai qui émeut. L'homme est courageux, combatif, entier, dominateur même. Son camarade de cordée a bien du mal à le suivre en tout et toujours... A ce propos, comment expliquer qu'après une si douloureuse épopée en commun, ces deux hommes se trouvent inexplicablement séparés à Bordeaux ? Tandis que Louis roule vers Pau, où donc est Jacques ? Indifférence une fois le but atteint, pudeur de l'amitié, on ne sait pas. La dédicace ne nous renseigne pas davantage. On eut aimé, avant que chacun ne parte vers son destin, voir ces deux compagnons d'aventure s'embrasser fraternellement devant la gare Saint-Jean, mais Louis RIVIÈRE n'était pas un tendre ! Du moins en ce temps-là... La lecture de son livre vous en convaincra.

J. TERRAUBELLA.

EXTRAIT

« Liberté ! Patrie ! Que ceux qui doutent de leur pays aillent à l'étranger, y vivent, y souffrent, y pleurent, et le retour sera pour eux un émerveillement car c'est en comparant la France aux autres nations que l'on juge pleinement ses richesses, ses vertus, ses beautés et la valeur des grands principes qu'elle défend ! S'il y a parfois des ralentis, même des arrêts, dans la marche au progrès par la faute de certains dignitaires plus orgueilleux que clairvoyants, les résurrections n'en sont que plus belles et plus chaleureuses. »

CHAUME

« ... J'ai vu cette année, devers Saclay, ce que je n'avais jamais vu de ma vie (...). Un chaume de blé qui était une prairie naturelle. Je ne sais pas si vous me comprenez bien. Vous savez ce que c'est qu'un chaume. Dans les anciennes grandes manœuvres, n'est-ce pas, un chaume c'était une espèce de grande brosse à l'envers sur laquelle on marchait, une brosse immense, à perte de vue, couchée sur le dos, sur laquelle on marchait (comme on pouvait). Le dos, la planche, le bois de la brosse était la terre même, argileuse, forte, durcie, horizontale, elle-même posée à plat, dure comme un bois, raide comme un bois. La terre posée sur le dos **supina, supinata, resupina**. Et de toutes parts jusqu'à l'horizon on ne voyait que cette immense brosse. Et les poils de cette brosse étaient les chaumes innombrables, les durs chaumes de blé, les durs chaumes secs. Et cette râpe, cette brosse aux poils durs vous entraînait très proprement dans les pieds. Traversant, censément, se faisant sentir à travers les plus authentiques semelles des lourds godillots. **Les godillots sont lourds dans le sac**. Ces pointes, d'apparence presque inoffensives, passaient comme au travers du plus épais godillot.

A travers le cuir et malgré les gros clous réglementaires. Comme à travers les clous mêmes. Et ça faisait un certain bruit propre, très particulier, un bruit que l'on n'oublie plus une fois qu'on l'a entendu une fois. Sous une troupe en marche, ce crépitement sec immense, ce bruit sec, raide de quelque chose de sec et de raide et de droit et d'implié que l'on casse, que l'on plie pour la première fois, qui donc ne se redressera plus jamais parfaitement. Qui ne sera plus jamais comme avant. » (...)

PEGUY, Cahiers XII, I, 1910, Edit. Gallimard.

L'APOTHÉOSE DES MYOPES

Voici les derniers feuillets des souvenirs du Docteur Henri GUINCHARD, écrits au soir de sa vie. Sa philosophie est sans concessions ni compromis à la MODERNITÉ. La franchise de l'homme ouvre sur la foi qui, seule, donna un sens à sa vie.

RETOUR AU PAYS

Revenu à mon point de départ, sur le premier plateau jurassien, après avoir dans notre époque de grande mutation humaine vécu ce qui fait l'objet de ce récit et motivé ses conclusions, à la fin d'une belle matinée de printemps, je suis assis devant ma fenêtre ouverte.

Les cloches des églises des villages voisins carillonnent joyeusement midi. Une odeur de feu de bois s'échappe encore des toits. Le magnifique tapis vert vif piqueté de jaune qui caractérise en cette saison la prairie comtoise s'étale loin, jusqu'à la tache bleue d'un petit lac.

Qu'il fait bon vivre encore la vie simple de la campagne. Tout près les grands sapins s'élèvent haut et très droits vers le ciel. Le terrain pourtant où s'infiltrèrent leurs racines est fait de plus de rocs que de bonne terre. Je songe à la masse des Français dont les racines spirituelles peuvent à profusion puiser dans le terroir si riche de notre vieille civilisation, et dont si peu restent capables d'élévation de pensée. Et à ceux, plus nombreux, qui grouillent au ras du sol dans leur matérialisme vulgaire.

Comme je suis heureux d'avoir vécu ma jeunesse à une époque où, à l'école du village, on enseignait encore le patriotisme et l'honnêteté, où la société, malgré ses imperfections résiduelles, ne se considérait pas comme la grande coupable des tares morales de ses pires déchets. Je ne peux plus avaler de telles sornettes. D'origine modeste, j'ai observé, autour de moi, trop de gens qui étaient pauvres, dont les parents étaient pauvres et qui tous avaient une honnêteté scrupuleuse, rare à un tel degré dans les dynasties bourgeoises opulentes.

Incontestablement, à notre époque, on travaille moins, de moins en moins. On vit avec plus de facilités et de confort. L'électricité éclaire mieux que les bougies ou les lampes à pétrole. Mais les veillées d'autrefois avaient davantage de douceur. On a l'eau courante à la maison, mais on avait plaisir à aller chercher de la belle eau claire gratuite à la fontaine proche : un peu d'exercice au grand air fait du bien. Avec les immenses progrès de la médecine, la maladie recule et l'espérance de vie augmente. Se sent-on plus heureux pour autant ?

Il ne semble pas. Je revis les grandes fêtes de famille d'autrefois. Tout le monde était gai. Au dessert les enfants commençaient à chanter. Les générations précédentes suivaient joyeusement.

Maintenant, bien que les déplacements soient plus faciles, on se réunit moins nombreux et moins souvent. A l'arrivée des parents et des amis, on a plaisir à se revoir. Et puis, au bout d'un instant, il se trouve toujours quelqu'un pour commencer à parler des accidents d'automobile et des difficultés de la vie actuelle. Les autres enchaînent sur les mêmes thèmes. Presque tous sont plus ou moins endettés. Cela se termine sur un constat unanime d'inquiétude pour l'avenir.

Le progrès industriel va trop vite, l'homme est désorienté. La vie de la campagne s'est davantage transformée dans les soixante-dix dernières années que dans les soixante-dix siècles qui les ont précédées. L'homme marchait à pied et la traction était animale. Maintenant même les paysans ne se déplacent plus qu'en voiture ou en tracteur. On se demande avec qui désormais on pourra faire des fantassins. Il est vrai que, de nos jours, eux aussi sont motorisés.

Du fait des engrais chimiques et des pesticides, les produits de la terre sont plus abondants et de plus belle apparence. Mais on n'a pas l'impression qu'ils soient toujours d'aussi bonne qualité. Beaucoup d'excellentes choses que nous prodiguait la nature tendent à disparaître. Quand j'évoque encore mes souvenirs de jeunesse à la campagne, il y avait à profusion dans les champs des grenouilles et des escargots. Les lièvres y pullulaient. Nos ruisseaux étaient pleins d'écrevisses, et nos rivières de truites. Dans les bois, en dehors de l'hiver, il y avait toujours quelque bon produit à ramasser. Cela commençait par les morilles, dès la fonte des neiges, puis venaient les fraises, puis les framboises, puis les mûres. Ensuite d'excellents champignons y poussaient l'automne en abondance. Les paysans les plus pauvres pouvaient consommer tout cela à satiété et savaient même, ne vous en déplaise, en faire de l'excellente cuisine.

Aujourd'hui ces dons de la nature se font de plus en plus rares.

Autrefois les sapins se serraient les uns contre les autres, le sol au-dessous était un véritable tapis de mousse ou d'aiguilles de pin, sur lequel il faisait bon marcher. Maintenant les arbres sont de plus en plus espacés, souvent malades et l'on ne peut même plus sortir des routes tant les sous-bois sont envahis par la broussaille et les ronces. Les jolis sentiers de forêt où circuler était un enchantement n'existent plus.

Par les voies de la civilisation industrielle l'homme est arrivé à ravager son environnement. De même que, du point de vue social, l'évolution d'idées que ne corroborent ni l'expérience, ni la réflexion, ni un sentiment élevé, conduit à la destruction des valeurs spirituelles.

Les hommes vont-ils suffisamment tôt se rendre compte de leurs aberrations ? Beaucoup en arrivent à se demander si dans la science ne se dissimule pas le génie du mal, utilisé par Dieu pour éprouver les hommes, leur montrer la vanité finale des constructions de leur esprit. Et si le cheminement orgueilleux du progrès industriel ne conduit pas l'homme à sa

perte, tout au moins pour commencer, à celle de son âme. Or, que l'on soit croyant ou agnostique, elle est la planche du salut à laquelle, dans le désarroi actuel, il faudrait pouvoir s'accrocher. Là se situe dans la trame de la société la place de Dieu. L'étude des siècles qui ont précédé le nôtre montre que sans Dieu il n'est pas de grande et durable civilisation.

Pour ce qui me concerne, à l'inverse du Céline du « Voyage au bout de la nuit » j'ai cherché à ne retenir de la vie que ce qu'il y a de bien et de beau, et à éviter, dans la mesure du possible, la pollution par ce qui reste.

L'esprit et le sentiment sont complémentaires. Je crois à la primauté du sentiment ; l'on ne construit bien que par le cœur. Et la bonté, qui n'attend rien en retour, me paraît en pratique, du point de vue individuel, la plus haute forme de la philosophie.

Pour ce qui est de la Société il ne peut en être de même. Quand il s'agit de diriger, la bonté doit faire face à la justice. La justice ne peut s'imposer que par la force, sans quoi c'est la force qui prime la justice. A un gouvernement faible il n'est pas possible d'être juste.

L'ambition majeure des régimes forts est la même que celle des régimes faibles : durer. Le pouvoir est une griserie, et, en Démocratie, la démagogie est sa route. « En avant Fanfan la Tulipe ! »

Superbe et généreux, tu vas résolument, sans savoir où ni pourquoi. Surtout ne te permets pas d'y réfléchir, c'est dangereux. On t'amuse avec autre chose. Certains qui ont pour cela des mobiles personnels ou des aberrations d'ordre général s'en chargent à ta place, en hargneuse exclusivité. La fameuse « liberté de penser » est leur monopole.

Quand il s'agit du Pays, de notre chère France qui n'est pour eux qu'un Hexagone, ils se cantonnent dans les « à peu près » qui permettent toutes les impostures et ne tirent à notre intention que de bonnes recettes pour tout perdre.

Tu ne sais pas où l'on veut te conduire, mais, si cela peut t'être une maigre consolation, eux non plus ne savent pas où ils vont. Leurs desseins les plus élaborés ne sont valables qu'à court terme. Les esprits les mieux doués pour voir de près sont les moins aptes à voir loin. Non seulement ils ne sauraient maîtriser l'avenir, mais, toute action amenant une réaction, souvent ils aboutissent à l'opposé même de leur but.

Il en est ainsi de la guerre qui souvent rapproche les peuples que certains veulent opposer. Et, sur le plan individuel, le plus souvent, à l'exception des bornés et des veules, elle fait se manifester les plus beaux sentiments de l'homme : l'abnégation, le dévouement, le courage, la générosité. Jusqu'à même ressusciter l'esprit chevaleresque. Sans devoir aller avec Voltaire jusqu'au Mesopotama, c'est alors que naissent les amitiés les plus vraies et les plus solides. L'on vit actuellement l'apothéose de malins qui ne sont que des myopes.

Leurs conceptions, purement cérébrales, sont vaines. L'on ne peut construire bien en l'absence de sentiments élevés. Les réalités, complexes, ne se laissent pas indéfiniment manipuler et finiront par tuer les utopies. En avant Fanfan la Tulipe !

En 1938 on avait failli t'envoyer en guerre parce que la Tchécoslovaquie était en danger.

En 1939 on a réussi. Il fallait sauver la Pologne. Ne s'agissait-il pas de tout autre chose ?

On nous a menti. On ne devrait pas mentir aux soldats. Parce que comme l'a dit Péguy, le soldat meurt. Et on continue à nous mentir. Pour quoi nous prend-on ?

Les apprentis sorciers qui tirent les ficelles se foutaient bien des Tchécoslovaques et des Polonais. A l'heure de la victoire, tous en vrac, sans scrupules et sans remords, ont été livrés aux terribles mâchoires de l'ogre soviétique.

Toi, par une voie altière, avec une précision mathématique, on t'a expédié passer quelques années de ta jeunesse manger des rutabagas derrière les barbelés. Réfléchis, étant donné le point de départ, c'était inévitable.

En avant Fanfan la Tulipe ?

Eh bien non ! Arrête-toi, tu marches avec le diable.

Retourne-toi, ouvre les yeux et regarde. Derrière toi il n'y a que des ruines, matérielles, morales et plus encore spirituelles. Les meilleurs d'entre nous : les Dory, les Mauduit, les Manet, généreux et confiants sont allés de l'avant. Ils sont six pieds sous terre. Avant de perdre la vie, ils avaient perdu leurs illusions. A quoi cela a-t-il servi ? Nos ennemis, étaient-ce vraiment le bon Stabsarzt Wintermantel, le Capitaine des gardes-frontières, le soldat qui, de ses deniers, spontanément, était allé nous acheter du pain ?

N'avance plus ! Après tant de siècles de belle civilisation chrétienne, le chemin que maintenant voudraient te faire prendre les forces qui osent se dire « de progrès », c'est le retour à la barbarie. Sans même envisager de te consulter pour les choses importantes on dispose de toi. Ils appellent ça la démocratie. En fait tu n'es rien d'autre qu'un contribuable, tu n'as le droit que de te taire. Encore est-il peut-être déjà fortement question de te le retirer. Pauvre peuple français, heureux, respecté, jalouxé par l'Angleterre, jadis sous la Royauté et faisant alors l'admiration du monde.

N'avance plus Fanfan la Tulipe. Cesse de trop raisonner, la vérité est spirituelle, au-delà de ta raison. Lève les yeux vers le ciel, essaie de parler à Dieu. Demande-lui humblement : pourquoi m'affliger ainsi, cela est-il juste ? Les barbelés, les rutabagas, n'était-ce pas déjà assez ?

Il te dira : « n'as-tu pas compris que parfois il m'arrive de te parler par la voie des poètes : " L'homme est un apprenti, la douleur est son maître ". Plus tu souffriras, plus tu viendras près de moi. Les barbelés, les rutabagas étaient une planche de salut que je t'avais tendue. Les ennemis que maintenant je mets sur ta route sont nécessaires à ton élévation. Pour te consoler, comprends aussi que, pour moi, depuis des siècles, le pire des péchés reste le péché d'orgueil ». Alors, du bout des lèvres comme d'habitude, tu lui adresseras quand même ta prière : « délivre-nous du mal ». Il te dira : « Commence toi-même par le vouloir, et souviens-toi que seule la Foi te donnera la force nécessaire ».

Si tu refuses de dialoguer avec Dieu, si tu veux continuer à marcher de la même façon, regarde maintenant devant toi. Les lueurs rouges et noires que tu découvriras dans le lointain masquent les portes de l'Enfer. Tu l'imaginai loin, dans les profondeurs de la tere, il est en surface, de plain pied avec toi, c'est là que te conduisent les forces du mal.

Dans ton désarroi, tu lèveras à nouveau les yeux vers le Ciel et tu écouteras. Si tu n'entends plus la voix de Dieu, il ne restera au-dessus de ta tête que le vol des vautours.

(Reproduction interdite, sauf accord.)

ALLEGEMENT FISCAL ?

Extrait de « Voie Libre », n° 232, 4^{ème} Trimestre 1993, organe de l'A.C.C.A.P.

A PROPOS DE LA DEMI-PART SUPPLÉMENTAIRE DE QUOTIENT FAMILIAL POUR LES ANCIENS COMBATTANTS ET VEUVES D'ANCIENS COMBATTANTS

M. le Premier Ministre ayant déclaré que l'impôt sur le revenu serait diminué, notre Président s'est permis de demander à M. le Ministre du budget d'abaisser de 75 ans à 65 ans la limite d'âge pour que les Anciens Combattants et les Veuves d'Anciens Combattants bénéficient de la demi-part supplémentaire pour le calcul de l'impôt sur le revenu et également d'attribuer deux demi-parts par couple lorsque les deux conjoints peuvent bénéficier chacun de cet avantage.

Vous trouverez ci-dessous la réponse des services du Ministre du Budget.

Monsieur le Président Général,

Vous avez appelé l'attention du Ministre du Budget ainsi que celle du Ministre des Anciens Combattants et Victimes de Guerre sur la situation des Anciens Combattants au regard de l'impôt sur le revenu.

Vous souhaiteriez que ces derniers puissent bénéficier, dès l'âge de soixante-cinq ans, de la demi-part supplémentaire de quotient familial qui leur est actuellement accordée à partir de soixante-quinze ans.

Il n'est malheureusement pas possible d'accueillir favorablement votre demande.

En effet, le système du quotient familial a pour objet de proportionner l'impôt sur le revenu du foyer et au nombre de personnes qui en vivent. Il conduit à accorder une part aux personnes seules — célibataires, veuves ou divorcées — et deux parts aux personnes mariées et s'oppose à toute majoration du nombre de parts qui ne serait pas liée à une augmentation des charges de famille.

Dès lors, toute demi-part supplémentaire accordée pour un autre motif a nécessairement un caractère exceptionnel et les conditions dans lesquelles elle est accordée doivent faire l'objet d'une interprétation stricte. Tel est le cas de la demi-part applicable aux personnes âgées de plus de soixante-quinze ans et titulaires de la carte du combattant.

C'est pourquoi il n'est pas possible d'étendre la portée de cet avantage au profit de contribuables qui ne rempliraient pas toutes les conditions posées par la loi et notamment la condition d'âge.

En regrettant de ne pouvoir vous adresser une réponse conforme à votre souhait, je vous prie d'agréer, Monsieur le Président Général, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

Le Directeur de l'Administration Civil,
Chef de Bureau, Philippe MOUTIER.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 493

HORIZONTALEMENT :

- I. - Fanatiser. — II. - Ecuissera. — III. - Lt. - Is. — IV. - Dualismes. — V. - Wagon. — VI. - Elan. - Très. — VII. - Bis. - Moïsi. — VIII. - Et. - Tagète. — IX. - Lésiner.

VERTICALEMENT :

- 1. - Feldwebel. — 2. - Actualité. — 3. - Nu. - Agas. — 4. - Aiglon. - Ti. — 5. - Ts. - In. - Man. — 6. - Isis. - Toge. — 7. - S.E. - Murier. — 8. - Erie. - Est. — 9. - Rassiés.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal 2^{ème} trimestre 1994

Cotisation annuelle : 75 F donnant droit à l'abonnement annuel au journal.

Le Gérant : J. LANGEVIN

Imprimerie I.C.B. MARCHAT - 79110 CHEF-BOUTONNE